

Journal des Voyages

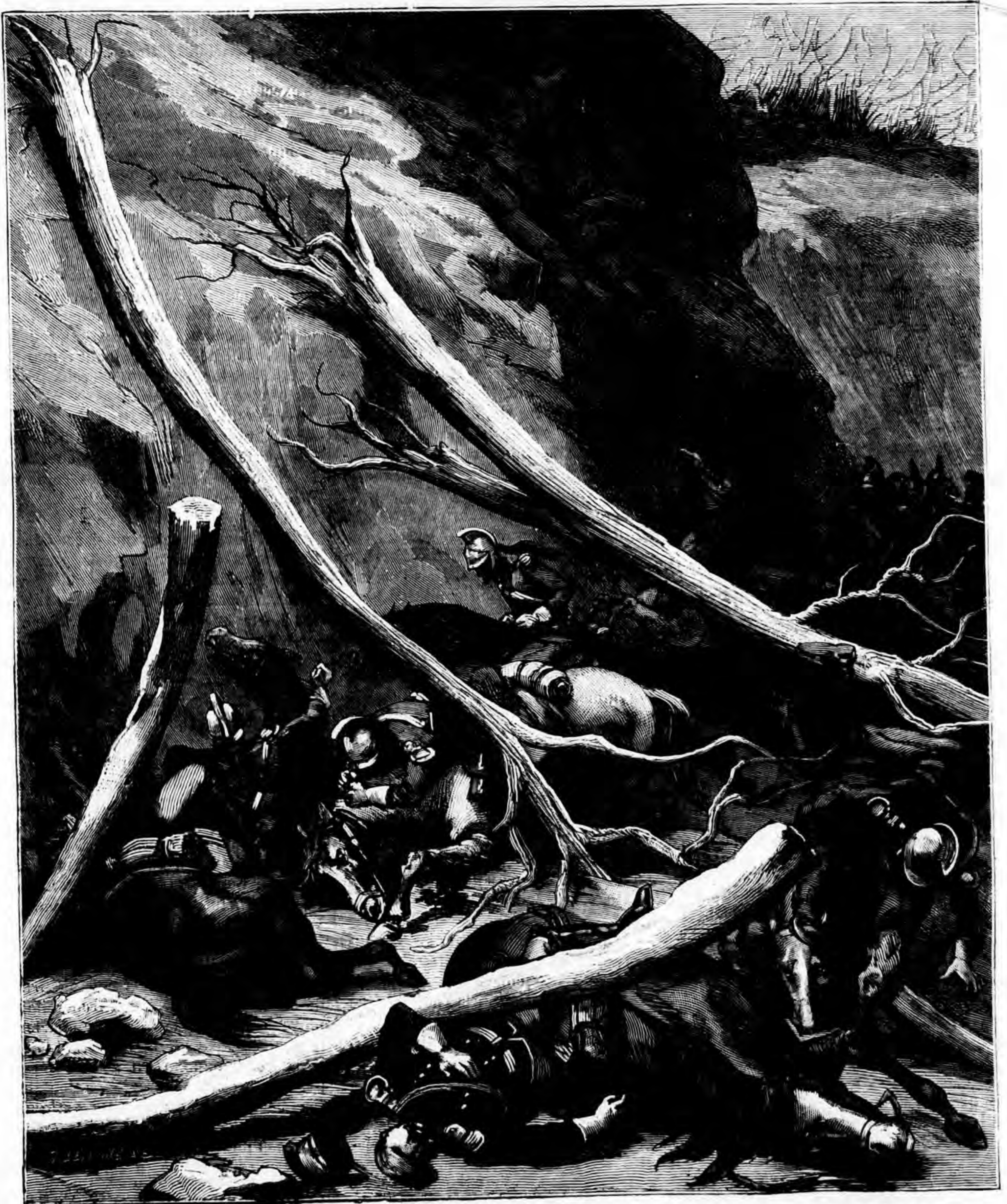
ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 425. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 30 Août 1885.

TEXTE. — Les derniers des Bois-Brûlés (suite). — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres. — La vie, les voyages et les exploits de Francis Drake. — Madagascar et les Malgaches (suite). — Le tour de France d'un petit Parisien (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — Les derniers des Bois-Brûlés : Les arbres tombèrent comme coupés par une faux. — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres : Le Mangeur d'hommes a dévoré la femme. — La vie, les voyages, les exploits de Francis Drake (cinq gravures). — Le tour de France d'un petit Parisien : Scalez voir de votr'nez!



LES DERNIERS DES BOIS-BRÛLÉS. — Les arbres tombèrent comme coupés par une faux. (Page 131, col. 2.)

de front et de fusiller les habits rouges. Comme il n'en restait plus que deux à cheval, dont l'un avait le bras cassé, les Indiens, d'un commun accord s'élançèrent sur eux. En un clin d'œil, ils étaient mis en lambeaux. Vingt minutes encore s'écoulèrent pendant lesquelles les blessés furent impitoyablement égorgés et scalpés. Les Hurons fendaient la gorge de leurs ennemis vaincus, puis, lorsqu'il savaient ouvert la plaie, ils piétinaient le corps vide d'âme afin d'en exprimer tout le sang et, après que la dernière goutte en était sortie, ils soulevaient le cadavre et l'envoyaient rejoindre les autres cadavres dans les remous de la cataracte.

PIERRE MAEL.

(A suivre.)

AVENTURES

D'UN GAMIN DE PARIS

AU PAYS DES TIGRES

CHAPITRE PREMIER

Larmes d'enfant — L'interprète — Une victime du Mangeur d'hommes. — Exploits d'un grand vieux tigre. — Cinquante personnes dévorées en six mois. — Un vengeur que nul n'attendait. — Friquet le gamin de Paris. — Le message. — Prise d'une hypothèque sur la peau d'un félin. — Un tigre « philanthropophage ». — Ne pas juger les gens sur la mine. — En chasse. — La piste. — A travers la jungle. — Au milieu de la grande futaie. — La clairière. — Débris humains. — Le charnier du Mangeur d'hommes.

— Pleure pas comme ça... et dis-moi ce que t'as.

« On verra si y a moyen de te consoler.

« Quel dommage que les bazars à « cinq et à treize » soient si loin !

« Comme une trompette, un tambour ou même un simple bilboquet produiraient bien vite leur effet !

L'enfant ne saisit pas, et pour cause, la signification de ces paroles, dont l'intonation lui révélait seule toute la cordialité. Il leva gravement ses yeux noirs sur l'étranger et continua de pleurer, sans un mot, sans un sanglot, sans même un soupir.

Celui-ci comprit, à la vue de ces larmes silencieuses, si rares pendant le jeune âge, qu'il y avait plus qu'un chagrin d'enfant derrière cette douleur poignante.

— Voyons, continua-t-il, ça ne peut pas durer ainsi.

« Crie... fais du tapage... roule-toi par terre... arrange-toi pour que ça sorte !

« Je n'ai jamais vu chose pareille... Tu pleures comme un homme !

« Ça me chavire, quoi !...

« Y a d'ailleurs pas si longtemps que je porte deux brins de moustache sous le nez, pour avoir oublié qu'un môme peut avoir, hélas ! de gros... de très gros chagrins.

« Eh ! vous autres, personne ne pourra

donc me répondre en français, ni même en anglais d'occasion... le seul que je parle.

« Car, pour accrocher deux mots de la langue de ce pays-ci, bonsoir !...

« On va si peu de Paris en Birmanie !

— Moi, monsieur, fit une voix qui s'éleva d'un groupe composé d'une vingtaine d'individus, hommes, femmes et enfants.

« Je vous dirai, monsieur, la grande misère pourquoi il pleure, ce pauvre petit ; oui, monsieur... certainement, monsieur.

Un grand Hindou, bronzé comme une porte de pagode, sec comme un fakir, et coiffé d'un énorme turban blanc, s'avança vers le voyageur, salua militairement et ajouta :

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, camarade, répondit-il, charmé d'entendre sa langue en pareil lieu.

« Mais qui donc es-tu, toi qui parles si bien le français, en pleine Birmanie indépendante, et sur les bords du nommé Irraouaddy, un des grands fleuves de l'Indo-Chine ?

— Un Hindou français de Pondichéry, monsieur.

« J'ai été attaché à la personne du gouverneur, monsieur... Je sais soigner les armes et faire la cuisine, monsieur... et... tout à votre service, oui, monsieur, parce que vous êtes Français et que je déteste les Anglais ; voilà, monsieur.

— Très bien... et que fais-tu ici, sans indiscretion ?

— Je... je me promène.

— Ce n'est pas une position sociale, cela.

« Si tu n'as rien de mieux à faire, viens donc avec moi. Je vais à Mandalai, et peut-être plus loin ; tu me serviras d'interprète.

« Quant au chiffre des appointements, tu auras lieu d'en être satisfait.

« Tu acceptes ?...

— Ah ! monsieur, je suis le plus heureux des hommes... oui, monsieur.

— Enchanté !...

« Entre donc dès maintenant en fonctions et dis-moi pourquoi cet enfant pleure ainsi.

— C'est triste, monsieur, bien triste.

« Le petit Yasa était l'enfant le plus heureux du village et le plus choyé par sa mère.

« Or, il y a deux jours, le *Mangeur d'hommes* s'est embusqué près de la fontaine, a emporté la femme et l'a dévorée.

« Depuis ce moment, le petit Yasa est seul et il pleure.

« ... C'est tout, monsieur.

— Oh ! le pauvre enfant ! interrompit le voyageur dont le regard se mouilla soudain.

« Et, qu'est-ce que c'est que ce Mangeur d'hommes ?

— Un grand vieux tigre, monsieur, qui a goûté de la chair humaine et ne veut plus manger autre chose.

— J'ai connu des crocodiles qui partageaient cette passion...

« Ça leur a porté malheur.

« Continue.

— Depuis six mois, le Mangeur d'hommes a dévoré cinquante personnes.

— Deux par semaine...

« Et il ne s'est pas trouvé ici un seul luron pour lui crever la peau...

« Quel joli paquet de clampins !

« A-t-on idée de se laisser écheniller d'une pareille façon !

— Ils sont rares, voyez-vous, monsieur, ceux qui osent affronter le tigre !

— Eh bien ! qu'on me mette donc en présence du Mangeur d'hommes, et je me charge de lui faire son affaire.

L'Hindou eut un tressaillement rapide, et son œil noir flamboya.

Il se tourna brusquement vers le groupe, et ajouta en langue birmane :

— Celui-là est un Français, et il tuera le Mangeur d'hommes.

Mais sa réflexion, bien loin d'obtenir le succès que méritait l'espèce d'engagement d'honneur pris par l'inconnu, souleva des rires pour le moins irrévérencieux et provoqua des exclamations ironiques.

Le jeune homme les regarda de travers, et une subite rougeur empourpra ses pommettes.

— Bétail ! murmura-t-il avec dédain.

« Ça se laisse croquer comme des veaux et ça blague ceux qui veulent les débarasser de leur fléau.

« Mais, tas de brutes, je vous laisserais parfaitement exterminer, puisque ça paraît vous amuser, n'était cet enfant qui m'intéresse.

« Ce que j'en dis, c'est pour lui et pour moi...

« Ne pouvant faire mieux, je veux au moins le venger !

Les indigènes continuèrent à rire et à gloser, sans comprendre, bien entendu, un mot à la tirade du jeune homme.

— Les hommes sont bien les mêmes dans tous les pays, continua-t-il, toujours furieux.

« Quittez votre patrie, obéissez aux instincts qui vous poussent à travers l'inconnu, bourlinguez sur terre et sur mer, surmontez des fatigues à courbaturer un éléphant, narguez la fièvre, bravez les périls, affrontez la mort sous tous ses aspects, rêvez le bonheur de l'humanité en faisant participer tous les peuples aux bienfaits de la civilisation, mettez en rapport tous les hommes à peau blanche, noire, jaune ou rouge, faites-les bénéficier de vos travaux, vendez-leur des pièces de cent sous pour trois francs, offrez-les leur même pour rien, et vous trouverez partout des crétins pour refuser, vous rira au nez !

« De même pour ce tigre que je veux supprimer.

« Ma parole, c'est à dégoûter de la philanthropie.

« Eh bien, soit ! Rira bien qui rira le dernier.

« Demain, l'animal sera mort, ou je ne serai plus Friquet le *Gamin de Paris* ! »

Puis, s'adressant à l'enfant qu'il prit par la main :

— Viens avec moi, mon petit homme, nous nous débrouillerons tous deux.

L'enfant n'avait entendu que cette phrase prononcée par l'Indou : « Il tuera le Mangeur d'hommes. » Aussitôt, ses larmes avaient cessé de couler et un regard ardent flamboyait au fond de sa

noire prunelle. Il ne quittait plus des yeux cet inconnu dans lequel il trouvait un vengeur.

Le gamin de Paris traversa, sans plus de façons, le groupe ironique et pénétra, suivi de son nouveau serviteur, dans une case assez spacieuse, au milieu de laquelle se trouvaient deux noirs préposés à la garde d'effets de campement et d'équipement.

Il griffonna à la hâte quelques lignes

au crayon sur une feuille blanche, l'enferma dans une enveloppe imperméable qu'il tira d'un carnet de toile, la remit à un des noirs et lui dit :

— Porte cela à M. André, et viens me rejoindre demain.

La lettre contenait ces simples mots :

« Monsieur André,

« J'ai trouvé des vivres frais. J'ai engagé un interprète, et j'ai déniché un



AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS AU PAYS DES LIONS. — Le Mangeur d'hommes a emporté la femme et l'a dévorée (Page 132, col. 2).

« tigre » philanthropophage », comme « disait défunt M. Gagne.

« Je serai près de vous dans deux jours avec les vivres, l'interprète et la peau du Mangeur d'hommes.

« J'espère que vous serez content de votre gamin.

« FRIQUET. »

Les habitants du village birman, où le gamin de Paris est arrivé depuis quelques heures seulement, ne partagent en aucune façon cette inaltérable confiance, qui paraîtrait une forfanterie de mauvais goût à ceux qui ne le connaissent pas.

Ils ont vu des officiers de l'armée britannique, venus tout exprès du Burmah

anglais (Birmanie anglaise) pour chasser les grands fauves... des géants barbus, hauts en couleur, au riche uniforme, aux membres puissants. On leur a parlé du Mangeur d'hommes. Montés sur de grands chevaux crachant l'écume et soufflant le feu par les naseaux, ils ont, mais en vain, parcouru la jungle en tous les sens.

En désespoir de cause, ils ont envoyé de nombreux traqueurs qui ont fait un tapage infernal et lancé des fusées à travers les « herbes à tigre ».

Ceux-ci ont délogé le rhinocéros, la panthère noire, l'élan et le léopard. Les habits rouges ont fait un véritable massacre, mais le Mangeur d'hommes, aussi rusé que féroce, a su se dérober.

Quelle apparence que ce voyageur, venu on ne sait d'où, sans autre suite que deux noirs, sans autre armement que deux fusils, réussisse là où ont échoué ces chasseurs de profession ?

Il ne paye pas de mine, d'ailleurs, avec sa taille exiguë, sa petite figure pâlotte qui a résisté à l'ardente flamme du soleil tropical, et son habillement aussi simple que possible.

Un observateur superficiel s'y serait évidemment trompé.

Mais ces yeux bleu clair, au regard aigu comme une lame d'épée, de vrais yeux de maître d'armes, qui flamboient sous la visière du casque blanc, indiquent tout à la fois le sang-froid et l'intrépidité ; ce cou d'athlète, dont les muscles

saillent comme des cordes, ces épaules carrées, ce poitrail bombé qui fait éclater la vareuse bleu marine, annoncent une force prodigieuse, et cette démarche aisée, mais brusque, un peu sautillante des gymnastes, ne montre-t-elle pas aussi une singulière agilité?

Eh!... eh!... Le Mangeur d'hommes pourrait bien trouver à qui parler.

Le Parisien, en homme qui connaît la valeur du temps, passe sur son épaule la bretelle d'une petite cartouchière en toile tannée, accroche à ses flancs un ceinturon supportant, avec l'étui à revolver, l'indispensable sabre d'abatis, glisse deux cartouches métalliques dans le tonnerre d'une lourde carabine de moyen calibre, et fait signe à son second serviteur noir,

— Laptot!

— Mait'?...

— Prends ma grosse carabine à éléphant, ton sabre, ton revolver, ton sac, une demi-douzaine de biscuits et une boîte de *corned-beef*.

— Voilà, mait'... c'est fait, répond le noir au bout de deux minutes.

— Nous allons à la recherche d'un vieux grand tigre, et peut-être passerons-nous la nuit dehors.

— Ça pas la pouenmié' nuit nous couché deho'.

« Et bagages, qui qu'a ga'dé li?

— Les bagages, mon vieux, se garderont tout seuls...

« Ou plutôt, le gamin va rester à la case en attendant notre retour, et toi, monsieur mon interprète, dont je ne sais pas encore le nom, tu vas nous guider jusqu'à cette fontaine près de laquelle s'embusque le Mangeur d'hommes.

— Je m'appelle Mingrassamy, pour vous servir, monsieur.

— Très bien. Quand tu m'auras montré la fontaine, tu seras libre de revenir ici à moins que tu ne préfères nous accompagner.

— J'ai chassé le tigre dans l'Inde, monsieur, je resterai près de vous.

— Je suis Français, moi aussi... l'enfant demeurera ici.

— Soit, tu me produis l'effet d'un brave garçon, et je crois que nous pourrons nous entendre, surtout si tu aimes la chasse.

Mais, quand l'orphelin apprit de l'interprète qu'il devait rester à la case pendant l'absence des chasseurs, il fit un énergique et rapide signe de dénégation, puis s'élança sur la place avec une agilité qu'on n'eût pu supposer à ses jambes de huit ans.

— Ce n'est pourtant pas qu'il compte venir avec nous, s'écria le Parisien.

« Le lui permettre serait de ma part plus qu'une imprudence, une véritable folie.

« Allons, petit, rentre à la case, lui dit-il par l'organe de l'Hindou.

Mais l'enfant, sans paraître même entendre l'ultimatum, enfila lestement le lit d'un raisselet desséché qui remontait dans la jungle, et fit signe à son nouvel ami de suivre la même direction.

— Le ruisseau conduit à la fontaine, dit à voix basse l'interprète.

— Rappelle donc ce petit fou... dis-lui qu'il revienne au plus vite... que je l'emène, mais qu'il reste au moins près de moi...

« Qui sait si l'horrible bête n'est pas déjà à l'affût derrière ces roseaux, et prête à s'élançer sur nous!

Fort de cette promesse, l'enfant, soudain, plia sur les jarrets, comme un jeune faon, et revint, les yeux brillants, les traits empreints d'une incroyable expression d'énergie, se placer immédiatement derrière Friquet.

Après un quart d'heure d'une marche silencieuse, mais rapide, la petite troupe atteignit cette source près de laquelle le monstre avait coutume d'attendre ses victimes.

Le Parisien n'eut pas le loisir de philosopher sur cette étrange aberration, en vertu de laquelle les habitants du petit village birmam venaient quand même chercher en ce lieu maudit leur provision d'eau, sans essayer de s'en procurer ailleurs, chose assez difficile peut-être sur ce plateau.

Des traces nombreuses, laissées par les animaux sauvages, et profondément imprimées dans le sol glaiseux, sollicitèrent aussitôt son attention de chercheur de pistes.

Débrouiller au milieu de tous ces vestiges l'empreinte puissante d'un grand tigre, bien qu'elle datât de deux jours, n'était pas chose trop difficile, d'autant plus que le petit Yasa facilita singulièrement cette opération, en se plaçant exactement à l'endroit où sa mère se trouvait au moment de la catastrophe.

— Ah!... nous y sommes, dit en aparté Friquet en apercevant bientôt une des foulées du monstrueux félin.

« La damnée bête a dû s'abattre ici, et étreindre la pauvre femme avec ses griffes de devant, car je reconnais seulement la marque d'une patte de derrière.

Les indigènes avaient essayé, quelque temps auparavant, d'incendier la jungle, afin de dégager les abords de la source et d'empêcher, de cette façon, le tigre de trouver place pour son embuscade. Cette tentative n'avait réussi que partiellement et le vent avait propagé seulement d'un seul côté la flamme, qui avait tracé à travers l'herbe à tigre un vaste sillon s'élargissant en queue de comète.

Friquet pensa que le Mangeur d'hommes avait dû suivre cette voie frayée, qui lui permettait d'emporter son lugubre fardeau bien plus facilement qu'à travers les graminées géantes.

Il ne se trompait pas. A moins de vingt mètres de la source, il retrouvait, sur les cendres produites par la combustion des végétaux de la jungle, la voie du grand tigre, et pouvait même reconnaître que les pattes de devant marquaient beaucoup plus que celles de derrière, en raison du poids de l'infortunée victime que l'animal portait dans sa gueule.

Nulle trace de lutte, d'ailleurs. Elle avait dû périr foudroyée par un de ces terribles coups de crocs que les grands félins appliquent à la nuque des êtres qu'ils capturent, hommes ou bêtes.

Cent mètres plus loin, le monstre s'était arrêté et avait déposé le cadavre sur le sol, probablement pour lui donner une position plus commode.

Une large plaque de sang séché brunissait les cendres blanchâtres, et un essaim hideux de mouches vertes bourdonnait au-dessus de ce sinistre vestige.

Friquet et ses compagnons purent suivre cette piste pendant deux kilomètres environ sur le terrain dénudé par le feu. Ils se trouvèrent alors devant le lit desséché d'un ruisseau qui s'étendait perpendiculairement aux traces de la flamme. L'incendie, coupé dans sa marche par cette tranchée pleine de sable, s'était éteint faute d'aliments.

Le tigre avait enfilé sans la moindre hésitation cette nouvelle voie, et l'avait suivie pendant plus d'un kilomètre, sans s'arrêter, sans que l'absolue régularité de ses foulées indiquât le moindre symptôme de fatigue.

La configuration du sol changea brusquement. Le ruisseau desséché aboutissait à un ancien marécage également à sec, mais sur lequel croissait, avec toute l'exubérance de la flore tropicale et, grâce à l'humidité du sous-sol, un indescriptible fouillis de végétaux, grands et petits.

Là se trouvaient, dans un pêle-mêle plein d'imprévu, des tecks, des aréquiers, des thuyas, des vomiquiers, des indigotiers, des tamariniers, des bambous, des arbres à gomme ou à caoutchouc, des lataniers ou des figuiers, s'élevant au-dessus d'une inextricable broussaille formée de citronniers nains, de rotangs épineux, de daturas ou de corossoliers.

Il fallut s'avancer en file indienne à travers cette sauvage futaie, Friquet, tenant sa carabine de la main droite, un peu au-dessus du tonnerre, écartait de la main gauche les branches dont les épines le lardaient cruellement, sans qu'il lui fût possible d'employer son sabre d'abatis, dont les coups eussent pu éloigner l'animal, peut-être en train de faire sa sieste. Car, il n'y a pas à en douter, c'est bien là un véritable repaire de tigre.

Çà et là, des lambeaux d'étoffe, accrochés aux épines, jalonnent cette voie lugubre et indiquent, sans erreur, que les chasseurs sont toujours sur la piste.

Tout à coup, un bruit insolite frappe l'oreille de Friquet.

Il se retourne doucement, ordonne d'un signe impérieux à l'enfant qui le suit dans les talons de s'arrêter, ainsi qu'au nègre et à l'Hindou. Ceux-ci font bonne contenance, bien que la peau du premier se marbre de taches grises, et que les mâchoires du second crépitent comme une paire de castagnettes.

Tous trois restent immobiles, pendant que le Parisien s'avance tout seul.

Bientôt une épouvantable odeur de

chair en décomposition, et que la chaleur humide rend plus horrible encore, vient frapper son odorat. Il n'en continue pas moins de marcher vers ce foyer d'infection et pénètre dans une clairière que circonscrivent les buissons comme une muraille, et au-dessus de laquelle les grands arbres forment un dôme impénétrable au soleil.

En dépit de son prodigieux sang-froid et de son courage éprouvé, le jeune homme peut à peine retenir une exclamation d'étonnement et d'horreur.

Sur le sol humide et complètement nu, gisent épars des cadavres presque entièrement dévorés, ou plutôt des squelettes mutilés, aux ossements desquels adhèrent encore des lambeaux de chair en pleine putréfaction...

Tous ces débris appartiennent, hélas ! à des humains, et Friquet, éœuré, reconnaît d'un seul coup d'œil qu'il y a plus de trente victimes !

De nombreux bijoux d'or ou d'argent, des bracelets, des colliers, des étoffes maculées, de longs cheveux adhérant encore à des têtes mutilées, se mêlent aux ossements, dont quelques-uns ont été arrachés de leur tronc !

Le gamin de Paris se trouve au milieu du charnier du Mangeur d'hommes.

Mais comment cet antre, où se retire pour ces hideux festins le féroce animal qui épouvante le pays, est-il vide en ce moment ?

L'oreille exercée de Friquet ne l'a pourtant pas trompé, ce bruit qu'il vient de percevoir, tout à l'heure, au moment où il a ordonné à ses compagnons de s'arrêter, était produit par des craquements secs d'os que broyaient des mâchoires puissantes.

Et maintenant, plus rien !

Friquet, incapable de résister plus longtemps à cette odeur affreuse, va battre en retraite, chassé par les miasmes putrides, quand de nouveau, les craquements se font entendre à quelques pas, au milieu des broussailles.

Puis, un grondement rauque, étouffé, accompagne ce bruit lugubre, dont la provenance ne saurait être douteuse.

L'intrépide Parisien redresse la tête, étreint vigoureusement son arme, prend son aplomb, darde son regard clair sur l'épais buisson, et murmure à voix basse :

— Le Mangeur d'hommes est là.

(A suivre.) LOUIS BOUSSENARD.

LA VIE, LES VOYAGES ET LES EXPLOITS
DE

FRANCIS DRAKE

Au temps d'Henri VIII d'Angleterre, une pauvre famille émigrée du Devonshire vint s'établir au bord de la mer, dans le comté de Kent. L'ainé des douze enfants, logés dans la carcasse d'un vieux

navire et nourris par la charité des matelots et des pêcheurs, devait être l'un de ces marins qui ont donné un lustre incomparable au règne d'Élisabeth.

Francis Drake, né en 1545, était à peine en âge de servir comme mousse, que son père le confia au patron d'une barque ; et celui-ci s'accommoda si bien du caractère franc et décidé du jeune garçon, qu'il lui légua sa barque en mourant. Maître Francis, qui avait alors dix-huit ans, devint commerçant et fit valoir habilement ses talents : il alla trafiquer jusque dans l'Amérique espagnole, et il y avait réalisé de superbes bénéfices dont il fut arbitrairement dépouillé. En vain réclama-t-il à la cour d'Espagne ; n'obtenant pas justice, il jura de faire expier aux Espagnols le tort qu'ils lui portaient. L'occasion s'en présenta bientôt après dans une expédition contre la Vera-Cruz, à laquelle il prit part : moitié corsaire, moitié pirate, il pilla les Espagnols à son tour, et se fit à leurs dépens une fortune plus grande que celle qui lui avait été confisquée. Avec cet argent, pris à ses ennemis, il put armer deux navires et partit de Plymouth au commencement de 1572, accompagné de son frère Jean, avec l'intention de ruiner les ports commerciaux de l'Amérique espagnole.

Renforcé à la Guadeloupe par un troisième navire anglais, il poussa l'audace jusqu'à faire une descente dans le Darien, et attaqua la ville de Nombre-de-Dios, qu'il n'eut toutefois pas le temps de piller à loisir.

Dans cette expédition ; il découvrit d'une hauteur le grand océan Pacifique, et il se promit de tirer partie de sa découverte au profit et pour la plus grande gloire de son pays. En attendant le moment de réaliser ses projets, il continua de harceler les Espagnols. Caché dans une crique du Darien, il fondait de là comme un oiseau de proie sur les navires aux riches cargaisons des conquérants du nouveau monde.

Francis Drake se fit un nom redouté. Revenu à Plymouth, il s'occupa de la grande expédition qu'il avait conçue au Darien ; mais, quoique riche des dépouilles de l'Espagne, il ne l'était pas assez pour la réaliser, réduit à ses seules forces.

Il parvint néanmoins à équiper en Irlande trois frégates et servit comme volontaire contre les Espagnols, sous le comte d'Essex. Drake se distingua tellement par sa bravoure que sir Christophe Hatton l'introduisit auprès de la reine Élisabeth. Drake révéla à cette ambitieuse souveraine la faiblesse de l'Espagne dans ses colonies, promit des trésors et des conquêtes, et enchaina à sa fortune plusieurs seigneurs de l'Angleterre.

Le 13 décembre 1577, il partit de Plymouth avec cinq vaisseaux, sous la protection manifeste de la reine qui était allée la veille invoquer Dieu à l'église Saint-Paul. Le premier parmi les Anglais

il osa suivre la route tracée par Magellan, et montra le pavillon de l'Angleterre dans l'océan Pacifique.

Il pilla les nations du Chili et du Pérou, ravagea les établissements espagnols, et réussit à explorer les côtes de l'Amérique septentrionale jusqu'au 48^e degré. Là, il imposa le nom de Nouvelle-Albion à la Californie, que les Espagnols avaient incontestablement découverte avant lui. Les raisons alléguées par le narrateur de l'expédition pour motiver cette espèce d'usurpation sont assez curieuses pour être rapportées : « Il l'appela ainsi, dit l'auteur du *Voyage de l'illustre seigneur François Drake*, pour deux causes : la première, parce qu'il est le premier qui en a fait la découverte ; et la seconde parce qu'elle a beaucoup de ressemblance à notre Angleterre, estant fort belle, le long de la coste de la mer. A cest effect, et pour mémoire de ce passage, il a fait graver sur une lame de cuivre le nom, le pourtraict et les armes de notre dicte royne, et l'a fait attacher et clouer contre un pillier de pierre, pour ce spécialement basti et érigé dans nostre fort : il y a aussi fait mettre son nom et le jour auquel nous y sommes arrivés et dont le roi et ses sujets nous ont fait paroistre qu'ils faisaient grand estime. »

Voilà bien, on le voit, une prise de possession en forme ; cependant la vice-royauté de Mexico se sentait si peu disposée à admettre de telles prétentions, qu'en l'année 1581 elle renouvelait par terre l'aventureuse expédition de Coronado afin de prendre possession plus complète de la Californie.

Drake, satisfait des résultats de son expédition, et craignant de succomber à des forces supérieures s'il effectuait son retour par la même voie de mer, eut la hardiesse de faire le tour du globe en traversant le Pacifique. Il atteignait successivement les îles Pelew, les Philippines et les Moluques. A Ternate, Drake envoya un superbe habit de velours en présentant au sultan, réclamant des provisions et tout ce qu'on pourrait lui céder en épices. Le sultan se montra aimable et bien disposé ; il expédia au marin anglais quatre canots chargés de présents, et vint ensuite le visiter. Drake fit tirer le canon en son honneur, sonner ses trompettes, et déploya tout le luxe de l'époque.

Ternate est la capitale du plus ancien État des Moluques. L'île de ce nom n'est, du reste, remarquable que par son pic volcanique, qui a près de 1500 mètres de hauteur, ses abondantes sources, ses oiseaux d'une rare beauté, entre autres l'oiseau de paradis. Les habitants y sont doux et indolents, parce qu'ils ont peu de besoins et que rien ne stimule leur paresse.

En longeant les côtes de l'océan Indien peut-être avec le pressentiment de la puissance qu'y fonderait un jour l'Angleterre, Drake doubla enfin le cap de Bonne-Espérance et vint jeter l'ancre à Plymouth le 25 septembre 1580. Il venait d'accom-

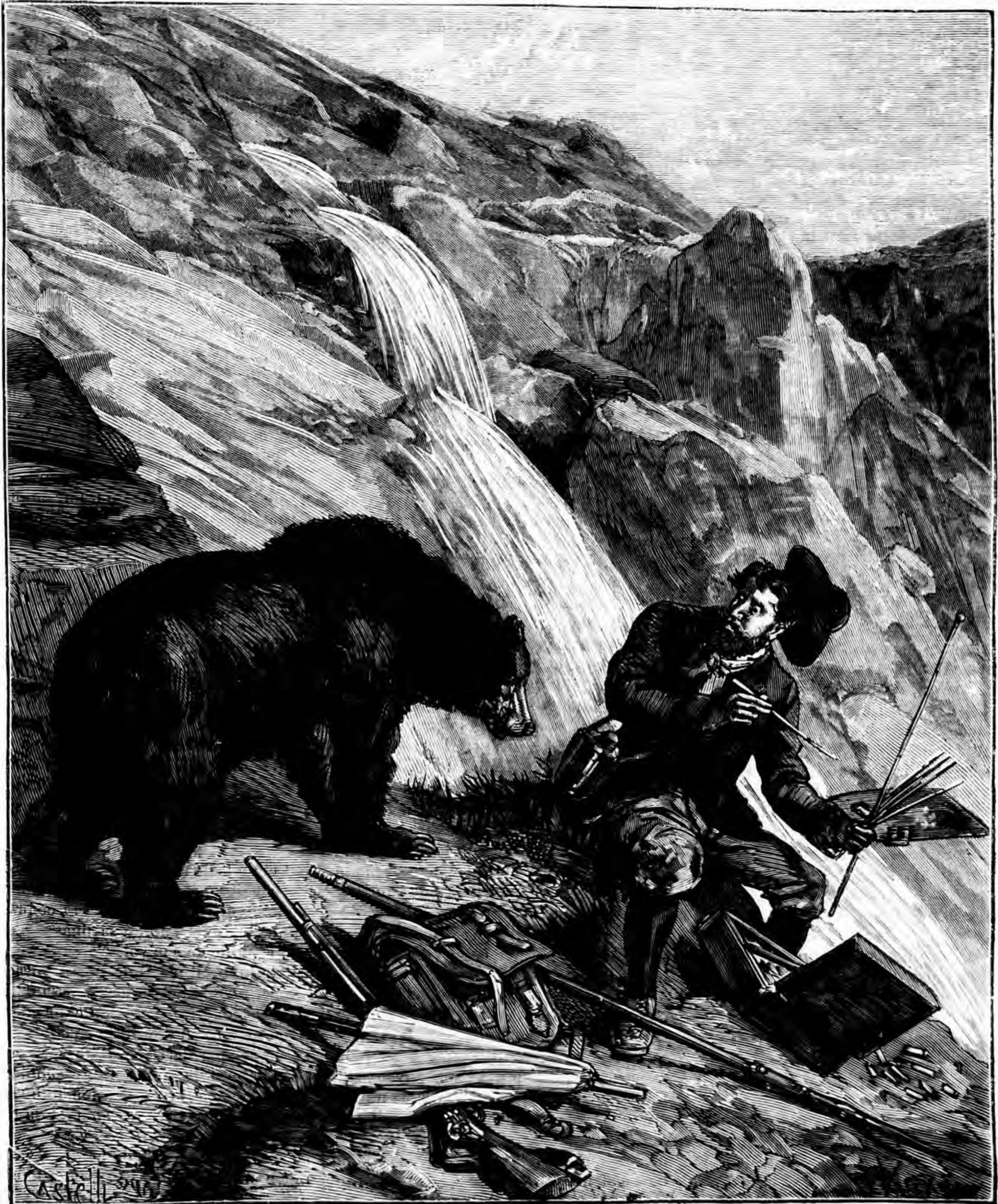
Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 426. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.
Abonnements — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 6 Septembre 1885.

TEXTE. — Une visite d'atelier : Aventures d'un paysagiste dans les Alpes. — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres (suite). — Les derniers des Bois-Brûlés (suite). — Madagascar et les Malgaches (suite). — Le tour de France d'un petit Parisien (suite). — Journal d'un aspirant de marine (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — Une visite d'atelier : L'artiste entrevit l'animal. — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres : Friquet pénétrant dans le fourré : L'instant était favorable. — La catastrophe du *Zéphyr* sur la côte du Norfolk le 22 juillet. — Le tour de France d'un petit Parisien : Les adieux de Méloir à la baronne du Vergier : Récolte de la résine dans les Landes.



UNE VISITE D'ATELIER. — L'artiste aperçut l'animal. (Page 147, col. 1.)

qui palpète dégoûtante de sang ; ses appétits sont peucarnassiers, et il mange des végétaux, des châtaignes, du lait, des raisins, du maïs et du miel, aussi volontiers que de la viande.

« Tout chez l'ours, son poil noir frisé, son museau obtus, ses petits yeux bruns et bienveillants, sa queue courte, ses larges pattes, son allure calme, a quelque chose de plus noble, de plus sociable que chez le loup, dont la couleur indécise a déjà un cachet de fausseté. L'ours ne touche pas au cadavre de l'homme, il ne mange pas ses semblables, il ne rôde pas la nuit autour des villages pour enlever un enfant, mais il reste dans les forêts, dans la montagne ou sur l'alpe. »

Jules Fleuriot croyait sans doute à la bonhomie de l'ours des Alpes. Il s'était muni d'un fusil, mais pour tirer à l'occasion une marmotte : on lui avait vanté la saveur de la chair de cet animal. Plein d'une parfaite quiétude, il disposa son chevalet, s'assit, ouvrit sa boîte, fit sa palette...

En face de lui s'élevait le Pilate, autant osseux et décharné, et triste que le Righi est semillant avec son manteau de verdure, semé de villages et de chalets : il peindrait le Pilate, se disait-il, en le couronnant de nuages où l'on devinerait la tempête endormie... Beau projet ! Mais voilà, bien sûr, un de ces Anglais importants qui s'avance à pas de loup pour le regarder peindre. Si encore c'était un Américain, fanatique acheteur de tableaux ! Faisons semblant de ne pas le voir, pensa Fleuriot. Il a la respiration bruyante, l'insulaire ! On gagne des corzas en venant assister sur le Righi au lever du soleil !

Le souffle humide de l'intrus vient jusqu'au peintre... Il se retourne...

Un ours très convenable suivait avec une attention polie tous ses mouvements, ours au pelage bien touffu, crépu, formé d'un duvet long et mou et de poils soyeux plus longs, au dos courtoisement arqué, inclinant son crâne aplati, son front bombé, avançant discrètement son museau conique, tronqué, regardant complaisamment de ses petits yeux à la pupille ronde. Il avait, il est vrai, au bout de ses courtes pattes des ongles menaçants, de solides griffes, et notre ami entrevoyait une puissante mâchoire aux dents bien alignées.

Tout cela fut aperçu à la fois et, dans son premier mouvement de surprise, l'artiste, d'un coup de pied envoya rouler le chevalet sur les pentes. Son second mouvement fut de suivre le même chemin. Il réussit ainsi à se mettre à une distance respectueuse de son visiteur. De là, il regarda.

L'ours flairait la boîte aux couleurs ; il se mit ensuite à promener son museau sur la palette. N'y comprenant rien, il passa au parasol qu'il ouvrit à demi : c'était un amusement trouvé. Dans un mouvement de recul, il poussa le fusil qui glissa à portée de l'artiste.

Fleuriot s'en saisit et déchargea sur l'ours deux coups à gros plomb. Un peu surpris et douloureusement atteint dans les gigots, l'ours décampa en boitant.

L'intrusion de l'ours et la victoire du peintre firent le sujet de la conversation « du jour » à la table d'hôte de l'auberge. Naturellement, on parla des ours de Berne. Un compatriote de Guillaume Tell se trouva là, juste à point, pour les présenter dignement à la compagnie.

Comme on le sait, les ours sont révévés à Berne. Patrons de la ville depuis sa fondation, ils figurent dans les armes parlantes de la cité, sur les monuments, sur les fontaines, partout.

A l'extrémité de la promenade de l'Engi, qui est la plus fréquentée des environs de la ville, on peut voir dans de magnifiques fosses, dallées comme des salles à manger, quatre ours monstrueux, séparés par couples, et que les Bernois comblent de friandises.

Ces ours ont des aïeux, une histoire, des lettres de noblesse. On sait comment leurs ancêtres furent pris dans les montagnes et amenés à Berne où ils devinrent, par leur grâce et leur gentillesse, un objet d'idolâtrie pour les habitants de la bonne ville.

Or il arriva qu'une vieille fille fort riche mourut ne laissant d'autres héritiers que des parents éloignés. Par son testament, elle légua soixante mille livres de rente aux ours, et mille écus une fois donnés à l'hôpital de Berne, pour y fonder un lit en faveur des membres de sa famille.

Les douze cent mille francs furent versés au trésor de la ville. Les tuteurs des ours eurent un hôtel ; leur gardien prit le titre de valet de chambre, et ne les battit plus qu'avec un jonc à pomme d'or.

Mais rien n'est stable en ce monde ; la fortune des ours de Berne s'en alla sur les onze mulets chargés d'or qui emportèrent le trésor bernois sur la route de Paris, lorsque les Français rançonnèrent le pays.

Ce ne fut que plus tard, et à l'aide d'une souscription qui produisit soixante mille francs, que la ville acheta un lot de terre aux anciens millionnaires plantigrades, ruinés par les malheurs de la guerre. Puis l'un de ces animaux contribua à l'évasion d'un prisonnier — la fosse aux ours, alors enfermée dans la ville, touchait aux murs de la prison. Une nuit un détenu condamné à mort s'enfuit par cette fosse, au risque d'être dévoré — risquant peu toutefois.

Un ours se substitua au condamné en pénétrant dans son cachot par le trou que celui-ci avait pratiqué dans la muraille. Le lendemain, le geôlier, en l'apercevant, fut si effrayé qu'il s'enfuit sans refermer la porte derrière lui. L'ours le suivit tranquillement et arriva jusqu'à la rue. Sans demander son chemin, il se dirigea vers le marché aux herbes où sa présence produisit un *sauf-qui-peut*. Les ours ne

sont pas essentiellement carnassiers ; celui-ci trouva à son goût poires et pommes. Sa gourmandise le perdit.

Deux maréchaux ferrants avisèrent un moyen de reconduire le fugitif à sa fosse. Ils firent chauffer deux tenailles, et s'approchant du maraudeur, au moment où il choisissait entre les plus beaux fruits, ils le pincèrent vigoureusement chacun par une oreille, et le ramenèrent au gîte.

A la suite de cet événement, le conseil de Berne décréta que l'on transporterait les ours hors de la ville, et qu'on leur bâtirait deux fosses dans les remparts devant la porte d'Ararberg, près de la promenade de l'Engi.

Lisez cette amusante histoire des ours de Berne dans les *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas, qu'il faut toujours nommer quand on parle de la Suisse, et gardez-vous, si vous rencontrez le peintre Fleuriot, de douter de la férocité du plantigrade avec lequel il s'est trouvé un moment en tête-à-tête... Vous lui feriez de la peine.

DANIEL ARNAULD.

AVENTURES

D'UN GAMIN DE PARIS

AU PAYS DES TIGRES¹

CHAPITRE II

Préjugé relatif à la férocité des fauves. — Les animaux sauvages n'attaquent pas l'homme. — Vantardises de chasseurs. — Pourquoi le Mangeur d'hommes ? — Lâche et féroce. — Dans le repaire. — Retraite du tigre devant le gamin de Paris. — Inutile provocation. — Friquet ne veut pas rentrer bredouille. — Retour à la fontaine. — L'enfant s'offre à « faire celui qu'on mange ». — A l'affût. — Bond de tigre. — Coup de feu. — Mort du Mangeur d'hommes. — Ravages de la balle express.

Plus soucieux d'une vaine gloire que de la vérité, certains chasseurs de profession, voulant se rendre intéressants et augmenter leur célébrité, se sont avisés d'un artifice qui n'est pas nouveau.

Ils ont pour cela exagéré la somme des dangers qu'ils ont courus, et singulièrement surfait la férocité des fauves qu'ils ont combattus.

Comme nul ne fut témoin de leurs exploits, comme les fauves se sont bien gardés de protester, ils ont pleinement réussi.

Il y avait pourtant bien assez à dire, pour ceux qui revenaient sains et saufs de leurs duels avec les lions, les tigres ou les panthères, sans qu'il fût besoin de broder sur un canevas de fantaisie des histoires démenties par les hommes et les événements.

Ne fût-ce que cet isolement absolu de l'Européen nerveux, seul au milieu de

1. Voir le n° 425.

la nuit, dans un pays inconnu, l'attente pleine d'angoisse de l'animal qui rugit au loin et peut-être ne viendra pas, l'immobilité de pierre qu'il faut garder pendant les interminables heures de l'affût, les chimères qui assiègent le cerveau le mieux équilibré quand l'impatience le surexcite, les palpitations terribles qui font bondir le cœur le plus intrépide quand l'ennemi approche, et quand ses fières lignes se profilent à la pâle clarté

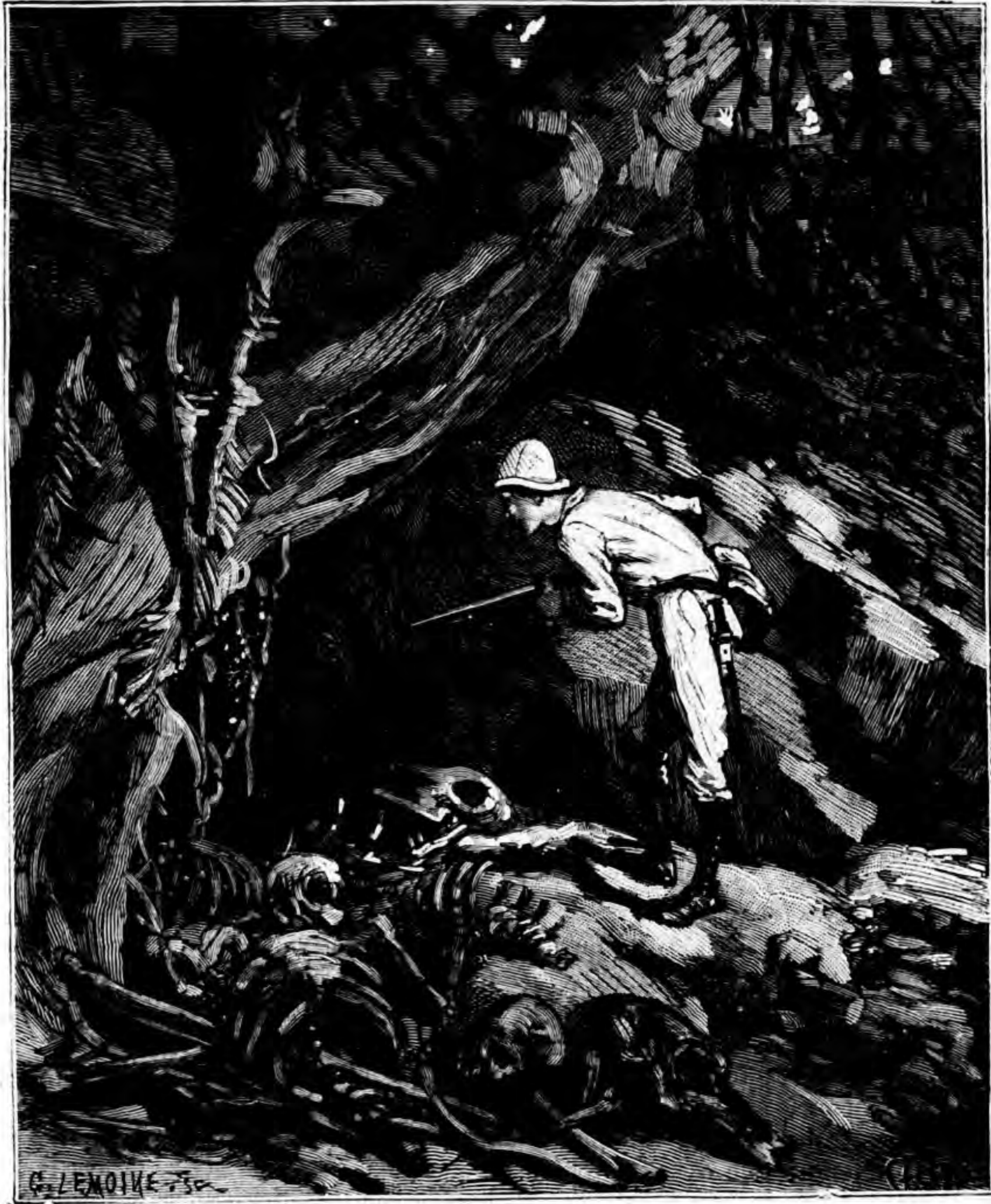
de la lune, on conviendra que ces émotions-là ne sont pas à la portée de tout le monde.

Elles sont pourtant bien gratuites. Car, à part le risque d'attraper pour le lendemain un rhume de cerveau si le temps est mauvais, sans préjudice des rhumatismes dont le chasseur sera plus tard gratifié avec surabondance, notre Nemrod n'a couru aucun danger jusqu'au moment où, après avoir porté doucement

son arme à l'épaule, il abaisse graduellement la détente.

Voilà qui paraît fort, et qui pourtant est l'exacte vérité, en dépit des affirmations des héros qui se sont octroyé à peu de frais des diplômes de demi-dieux.

Il est vraisemblable que le lion, le tigre ou la panthère ont aperçu ou entendu leur ennemi. Ces félins ont l'oreille fine, et leurs yeux sondent les ténèbres, sans parler de leur odorat qui n'est pas



AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS AU PAYS DES TIGRES. — Friquet pénétrant dans le fourré.

à dédaigner. Si par hasard ils ne se sont pas dérobés lestement, en présence d'une émanation, d'une forme ou d'un bruit suspects, ils se sont laissé mettre en joue sans paraître même penser à prévenir l'agression.

Que le chasseur pousse un léger sifflement, et la bête détalera d'un bond. Qu'il abaisse son arme sans tirer, et ce fauve réputé si féroce disparaîtra sans faire mine de vouloir l'assaillir.

C'est que, malgré l'affirmation de gens écrivant *pro domo sua* ou, comme on dit vulgairement, « prêchant pour leur saint », le grand carnassier n'attaque jamais l'homme, sauf quand c'est une femelle et quand elle est accompagnée de ses petits.

Il est bien entendu que l'animal blessé

devient terrible et se défend d'une manière effroyable ; mais il est sans exemple qu'il ait jamais commencé. C'est là seulement ce qui constitue l'héroïsme de l'homme acharné à la destruction des grands fauves : Se mettre dans le cas de blesser seulement la bête qui, dans ce cas, pourra le faire périr d'une mort affreuse.

N'est-ce pas, que cela est bien suffisant, quoique tout fauve blessé ne revienne pas nécessairement sur le tireur, comme le fait est surabondamment prouvé.

Parmi ces écrivains est un personnage qui a eu son heure de célébrité, après avoir conquis, d'ailleurs très vaillamment, un titre glorieux sans doute, mais légèrement emphatique, et rappelant quelque peu les surnoms retentissants

dont les lutteurs de cirque aiment à s'affubler.

C'est Jules Gérard, dit le *Tueur de lions*, dont l'innocente manie, sans faire de tort à personne, a servi à la propagation de cette grosse erreur.

Loin de nous la pensée de vouloir amoindrir les qualités de ce brave chasseur, ni de lui contester la valeur ou la propriété de son titre. Mais encore avons-nous le droit, tout en manifestant notre admiration pour l'homme qui tue les lions, de trouver puéril qu'il l'écrive sur ses cartes de visite.

Gérard ayant eu le mérite d'être le premier Français chassant le lion, aurait donc pu se dispenser d'altérer la vérité au profit de cette vaine gloriole, d'autant plus que, même de son vivant, il reçut

de nombreux démentis fort douloureux pour son excessif amour-propre.

Non, le lion, pas plus que le tigre, que la panthère, n'attaque l'homme sans avoir été blessé, et l'on ne connaît pour ainsi dire pas d'exemple que le chasseur ait été tué, avant d'avoir été le provocateur.

Eh pardieu ! le difficile n'est pas, d'ailleurs, d'envoyer à l'animal un coup de fusil, mais bien d'arriver à joindre une

damnée bête qui, loin d'attaquer, se dérobe avec un instinct prodigieux pendant quinze, vingt et trente nuits aux coups du chasseur furieux !

Pourtant, cette opinion, la seule vraie, attestée par de véridiques et courageux chasseurs, à peine encore aujourd'hui à prévaloir contre les gasconnades de Gérard, tant l'esprit du public est ami du merveilleux, quand même ce merveilleux tombe dans l'absurde et l'in vraisemblable.

Qu'il suffise de citer au hasard le général Margueritte, ce vaillant soldat qui fut aussi un chasseur intrépide, Jacques Chassaing, Gordon Cumming, William Baldwin, Constant Chéret, Hippolyte Bétouille et Pertuiset, — Pertuiset, qui affronta toujours le lion face à face, sans se dissimuler dans un affût et qui, dans un livre plein d'humour et d'esprit gaulois¹ a raconté les émotions, et surtout les déboires du chasseur africain.



AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS AU PAYS DES TIGRES. — L'instant était favorable. (Page 151, col. 1.)

Comme le dit très bien, de son côté, M. Bétouille dans une remarquable étude publiée en 1875 par la *Chasse illustrée* : « Il est vraiment regrettable que de pareilles choses aient été écrites par un chasseur comme Jules Gérard, car son opinion que le lion attaque l'homme, est encore aujourd'hui partagée par tout le monde.

« Si cela était, Gérard n'aurait certainement pas chassé aussi longtemps : au premier ou au deuxième lion il eût été dévoré, car il faut bien admettre que la vue ou l'ouïe sont beaucoup plus développées chez l'animal que chez l'homme, et que par conséquent il surprendrait toujours le chasseur et ne serait jamais surpris par lui... »

Mais, objectera, non sans raison, le lec-

teur qui, peut-être, s'intéresse aux aventures d'un *Gamin de Paris au pays des tigres*, si les grands félins n'attaquent pas l'homme, à moins d'avoir été blessés, ou surpris au repaire avec leurs petits en bas âge, comment se fait-il que notre ami Friquet se trouve positivement à la recherche d'un tigre que ses lugubres exploits ont fait surnommer le Mangeur d'hommes ?

Il y a là une contradiction qui semble flagrante.

Cette contradiction, bien au contraire, n'est qu'apparente, et le cas exceptionnellement rare du Mangeur d'hommes ne sert qu'à confirmer la règle.

Un tigre devenu vieux, trouvant difficilement sa nourriture en capturant, comme jadis, les animaux de la jungle,

s'est rapproché des habitations un jour que la faim le talonnait.

Il a trouvé, près de la fontaine, une femme, et a fini par se résoudre à attaquer cette proie facile.

Soyez certain, d'ailleurs, que c'est seulement après de longues hésitations, et poussé par un impérieux besoin qui seul a pu avoir raison de sa sauvage prudence.

Ayant assouvi sa faim sans beaucoup de peine, trop lourd désormais pour attraper les cervidés, ou trop faible pour affronter la lutte avec un buffle, il revient naturellement à ce gibier qui ne lui oppose ni difficulté dans la recherche, ni résistance dans la capture.

1. *Aventures d'un chasseur de lions* (1 vol. Paris, Dreyfous, 13, faubourg Montmartre).

En un mot, s'il attaque l'homme, c'est seulement par besoin, impuissance et lâcheté, étant donné que l'homme sans armes est un des êtres les plus mal outillés pour la fuite ou la résistance.

Il y a là une nuance qu'il importe de bien saisir, par ce que, ce qu'on prendra désormais chez lui pour une hideuse préférence accordée à la chair humaine, résultera simplement de ce fait qu'il ne peut pas s'en procurer d'autre.

Et cela est si vrai, qu'il procède avec ses victimes comme jadis avec les sauvages habitants de la jungle. Il s'en vient cauteusement les guetter à l'affût, les saisit par surprise et les emporte dans son repaire.

Ce n'est plus, à proprement parler, le fait d'une bête sanguinaire qui, en proie à la fièvre du meurtre, se rue sur tout ce qu'elle rencontre de vivant pour le mettre en pièces, mais bien celui d'un animal qui chasse pour apaiser sa faim, se contente d'une proie, et disparaît subrepticement jusqu'à ce qu'il l'ait dévorée.

Il n'en est pas moins extrêmement redoutable, en ce sens qu'il s'attaque seulement aux plus faibles, aux femmes, aux enfants ou aux hommes sans armes et s'abat sur eux comme la foudre, sans qu'ils aient pu soupçonner cette brutale agression.

Mais, viennent les officiers anglais avec leur nombreux et bruyant attirail de chasse, le féroce Mangeur d'hommes, à moins d'être blessé, saura bien éviter leur rencontre et demeurer invisible, dût-il, pour cela, endurer les tourments de la faim.

C'est ce qui explique comment, après cette chaude algarade produite par le galop des chasseurs, les cris des traqueurs, les pétarades et les sifflements des pièces d'artifice, notre animal fut près de quinze jours sans reparaitre.

Il dut vivre, pendant ce temps, comme vivent, au fond des bois, les loups traqués sans trêve ni merci, dont l'ordinaire se compose de rats, de grenouilles ou de lézards, et pour lesquels une bête de rencontre, morte de blessure ou de maladie, est une aubaine inespérée.

Les habitants du village se flattaient déjà d'en être débarrassés, quand la mère du petit Yasa devint sa victime.

... Friquet, avant de pénétrer dans le repaire, ayant entendu le craquement des puissantes mâchoires du monstre dont il interrompait le repas, croyait à une attaque immédiate.

Mais le prudent animal, se sentant poursuivi, ne pensa tout d'abord qu'à se dérober. C'est généralement par là que commence, à l'approche de l'homme, tout fauve, quel qu'il soit, grand ou petit, depuis l'éléphant jusqu'aux plus infimes habitants de la jungle ou de la forêt.

Troublé par la subite invasion de l'homme dans son lugubre « retiro », il avait emporté sous bois le morceau qu'il était occupé à dévorer, puis il avait repris incontinent son festin interrompu.

Cette retraite ne faisait pas l'affaire de Friquet, tout en lui causant un étonnement profond; car ils s'attendait, de bonne foi, à voir le tigre lui faire tête, en se voyant poursuivi jusque dans son repaire.

Aussi, que l'on juge de son désappointement, en s'apercevant qu'il était absolument impossible de pénétrer plus avant à travers l'inextricable enchevêtrement de branches, de lianes et d'épines.

Un animal pouvait, à la rigueur, se glisser en rampant sous ces obstacles accumulés comme à plaisir par la nature, mais l'homme, gêné par ses armes, accroché par ses vêtements, devait s'arrêter au premier pas.

Brave jusqu'à la folie, il pensa que le Mangeur d'hommes, provoqué plus directement encore, chercherait à se défendre et reviendrait sur lui.

Il ramassa une pierre et la lança de toute sa force dans la direction d'où partaient les craquements accompagnés des sourds grondements de colère.

Puis, il se mit en même temps en position de tirer, afin de n'être pas pris au dépourvu, si, comme il l'espérait, l'animal quittait enfin cet impénétrable fourré et s'élançait dans la clairière, pour faire payer son imprudence à son téméraire agresseur.

Au bruissement produit au milieu de la broussaille par la chute de la pierre, succéda soudain un brusque froissement de branches rudement écartées.

Les grondements et les bruits de mâchoires cessèrent, et tout rentra dans le silence.

La retraite du Mangeur d'hommes était complète.

Friquet, tout décontenancé, dut se résoudre à rejoindre ses compagnons, qu'il retrouva en proie à une mortelle angoisse, à la place même où il les avait laissés.

— Ah! mait', s'écria d'une voix tremblante le serviteur noir, moi grande peur... oui.

« Moi jamais vu tig... Pas connaît' li... Li michant vermine.

« Moi content licouri' quand vous allé...

— Ça, c'est vrai, reprit à son tour l'Hindou phraseur, le tigre s'est sauvé devant vous, monsieur... oui monsieur... la mauvaise bête a eu peur.

— Avec tout ça, interrompit Friquet d'un ton bourru, me voilà bredouille!

« Faire chou blanc est déjà bien désagréable... Mais être blagué au retour par ces pantins à face jaune qui me goguenardaient au départ, est une chose à laquelle je me résoudrai difficilement.

« Mais, que veut le moutard?

L'enfant, voyant revenir son nouvel ami ainsi déconcerté, s'était mis à parler avec une extrême volubilité.

— Que dit-il? demanda le jeune homme à l'interprète.

— Il dit, ce petit, que rien n'est perdu, monsieur; et qu'il s'engage à vous faire tuer le tigre ce soir... oui, monsieur, ce soir.

— Comment cela?

— Il dit qu'il faut retourner à la fontaine comme si l'on revenait du village, et que le tigre y reviendra certainement, monsieur.

— Mais, qui l'amènera en terrain découvert?

— Le petit lui-même, oui monsieur... comme il le dit.

« Vous resterez seul avec lui, et il fera « celui que le tigre mange »!

— En d'autres termes, ce vaillant petit homme propose de servir d'appât, répondit le Parisien émerveillé de tant de courage et de présence d'esprit.

« Eh bien! je ne dis pas non...

« Nous tâcherons [de pincer ensemble cette mauvaise bête, et, sois tranquille, je ne te laisserai pas croquer.

Ils reprirent, en sens inverse, la route sur laquelle les avaient amenés les traces du tigre, sans plus s'occuper, pour le moment, de celui-ci, qui, depuis le départ de ses ennemis, avait peut-être regagné sa fétide demeure.

Ils s'arrêtèrent sous un magnifique tamarinier, partagèrent fraternellement les provisions tirées du bissac du nègre, quelques biscuits avec une boîte de viande conservée et attendirent patiemment, en faisant plus ample connaissance, que le soleil commençât à décliner.

L'enfant qui, depuis sa rencontre avec le gamin de Paris, avait montré une énergie incroyable pour son âge, se leva le premier et fit signe qu'il était temps.

Friquet ordonna à ses deux serviteurs de rentrer tranquillement au village, de ne pas s'occuper de lui et de ne venir à la fontaine que quand il aurait fait feu.

Ils allaient aussitôt se mettre en route avec cet égoïsme, de gens enchantés d'être débarrassés d'une corvée pour le moins périlleuse, quand l'enfant avisa l'interprète étonné.

Ce dernier, suivant la coutume des gens de son pays, portait aux poignets et aux chevilles plusieurs gros bracelets d'argent massif qui se heurtaient à chacun de ses mouvements et produisaient un bruit métallique tout particulier.

Le petit Yasa lui demanda quelques-uns de ces anneaux, nécessaires, disait-il, au succès de la chasse.

Et comme l'Hindou ne comprenait pas, l'enfant ajouta dans sa langue :

— Tu sais bien que toutes celles que la bête a mangées portaient des bracelets qui faisaient ding... ding... quand elles allaient à la fontaine.

« Moi, je ferai aussi ding... ding... avec tes bracelets; le Mangeur d'hommes viendra pour me manger, mais le blanc fera boum!... et le tuera.

— Mais ce plan est parfait, s'écria Friquet tout joyeux, quand l'Hindou lui eut traduit la phrase du petit Birman; et il doit réussir en raison même de sa simplicité.

« Allons, donne-lui tes ustensiles et rentre sans plus tarder au village; les instants sont précieux.

Cinq minutes après les deux hommes avaient disparu avec une célérité que l'on

imaginera sans peine, et le Parisien restait seul avec son petit compagnon.

Il est, dans la vie, de ces pressentiments qui s'imposent fatalement à l'esprit, et auxquels on finit par croire aveuglément, quelque peu superstitieux que l'on soit.

Ainsi, Friquet, devant qui le Mangeur d'hommes s'était obstinément dérobé, était persuadé que la journée ne se passerait pas sans que le monstre ait été mis hors de combat.

Il ne se trompait pas.

... Il marchait doucement, depuis deux minutes à peine, le canon de sa carabine bien posé sur sa main gauche, la droite étreignant la poignée de la crosse, bref dans l'attitude classique du tireur prêt à faire feu. L'enfant agitait lentement les bracelets d'argent, en rythmant leur tintement avec son allure.

Tout deux, l'œil et l'oreille au guet, épiaient le moindre bruit et scrutaient les alentours quand Friquet vit, à vingt pas à peine, sur la droite, onduler les hautes herbes de la jungle.

Une réflexion soudaine lui traversa l'esprit : « C'est le tigre!... on dirait que la damnée bête nous a suivis depuis son repaire. »

Obéissant en même temps à un mouvement purement instinctif, ils s'arrêta, puis recula rapidement de cinq ou six mètres, en entraînant l'enfant, qui interrompit sa musique.

Cette retraite leur sauva probablement la vie à tous deux, car ils venaient à peine de l'exécuter, qu'un tigre monstrueux jaillit pour ainsi dire de la jungle et tomba juste à la place qu'ils venaient de quitter.

Tout étonné de ne passentir s'effondrer sous ses griffes puissantes la proie sur laquelle il s'était rué en quelque sorte au jugé, il resta un instant accroupi, comme ramassé, prêt à bondir.

L'instant était favorable, et le Parisien n'eut garde de le laisser échapper.

En un clin d'œil la crosse de son arme venait s'emboîter au creux de l'épaule, et une énorme détonation retentissait comme un coup de tonnerre.

Le tigre allait s'élancer...

Foudroyé au moment où ses quatre pattes se détendaient brusquement, il culbuta comme un lapin et resta étendu sur le dos.

— Pan! dans le mille!... s'écria le chasseur, qui redevint aussitôt le gamin de Paris.

Cette mort instantanée tenait vraiment du prodige, et l'intrépide jeune homme avait eu autant d'adresse que de bonheur, en mettant ainsi d'un seul coup, hors de combat, un animal que plusieurs balles bien placées n'arrêtaient pas toujours.

L'enfant, qui n'avait pas donné un seul signe d'émotion, se départit enfin de cette impassibilité incroyable pour son âge.

Il poussa un cri aigu ou plutôt un hurlement de jeune fauve, et s'élança vers le monstre, dont les membres étaient agités de convulsifs soubresauts.

Friquet n'eut que le temps de l'arrêter par un bras.

— Halte là!... petiot... Attends qu'il ait fini de gigoter.

« Tu sais, ces bêtes-là, ça a la vie dure, et un malheur est bientôt arrivé.

« Mais tu as donc le diable au corps!

Se dégager d'un brusque mouvement, ramasser une pierre et la lancer au monstre de toute la force de ses petits bras, fut pour lui l'affaire d'un moment.

La pierre rebondit sur la poitrine de l'animal, qui resta immobile.

— Tiens donc... porc! s'écria l'enfant en l'invectivant de sa voix aiguë.

Friquet s'approcha alors du Mangeur d'hommes, avec cette curiosité bien naturelle du chasseur qui, ravi d'un beau coup, veut savoir comment sa balle a porté.

Le projectile de sa carabine express de Dougall avait pénétré un peu au-dessus de l'oreille et opéré des ravages incroyables. Tout la partie postérieure de la tête, broyée, pulvérisée, effiloquée, n'existait plus. A la place du cervelet se trouvait une brèche dont les bords étaient frangés d'une bouillie sanglante composée d'os, de chair et de substance cérébrale.

— Eh! eh! dit Friquet d'un air entendu, ça vaut bien la balle explosible...

« Je ne l'aurais jamais cru.

Ces ravages n'ont pourtant rien d'étonnant pour ceux qui ont expérimenté ces nouvelles armes.

On sait que la balle express a la forme cylindro-ogivale. Elle est percée à son axe d'une petite ouverture tubulaire partant de son sommet, le traversant dans presque toute sa longueur, pour arriver au culot, où elle s'arrête.

Cet évidemment a pour objet de diminuer son poids, tout en lui conservant son volume, et de favoriser son expansion quand elle rencontre un corps dur. Il est rempli de cire afin d'éviter que l'air, s'y engouffrant pendant le trajet de la balle, ne la fasse dévier.

On pourrait, de même, s'étonner tout d'abord en voyant que les constructeurs modernes, loin de se préoccuper de l'aplatissement des projectiles, cherchent plutôt à le favoriser dans une certaine mesure, ou plutôt le régler.

La balle express, étant en plomb durci, ne se réduit pas en un magma informe, comme la balle de plomb ordinaire, quand elle frappe une surface résistante. Elle s'étale d'une façon à peu près régulièrement en forme de champignon, au point de tripler sa surface. Quant à sa pénétration, elle n'est pas sensiblement diminuée, eu égard à l'énorme disproportion qui existe entre son poids (30 gr. 72) et celui de la charge de poudre, qui atteint 10 gr. 50 pour les calibres de 14 millimètres¹.

Il n'est pas de force animale, quelque bien organisée qu'elle soit, susceptible de

1. On sait que pour un calibre 16, la balle ordinaire pèse 31 grammes. La charge est d'environ 4 grammes à 4 gr. 1/2 de poudre fine. On voit que la carabine express emploie plus du double.

résister à la projection opérée par une telle quantité de poudre. Déformée ou non, la balle passe quand même, broyant et fracassant tout ce qu'elle rencontre, en laissant dans les tissus une ouverture assez grande pour passer le poing.

...
Cependant, le coup de feu avait produit dans le village une véritable révolution. Le laptot et l'interprète, obéissant à l'ordre de leur maître, accouraient à toutes jambes, bientôt suivis d'une partie des habitants.

Ils trouvèrent l'heureux chasseur, appuyé sur sa carabine, et contemplant froidement sa victime.

Aussi insensible à l'enthousiasme des Birmans qu'il l'avait été à leurs moqueries, il accueillit leurs félicitations avec une froideur presque méprisante.

— Oui... oui... je sais bien, c'est toujours comme ça, quand on a réussi.

« Allez donc vous promener avec vos salamalecs, dont je me fiche autant que d'une guigne.

« Vous allez me faire le plaisir de vous coller cette bête sur le paletot et de l'emporter chez vous.

« Et surtout, que pas un ne touche aux griffes ou aux moustaches!... Je veux la peau intacte.

« Dis-leur ça dans leur jargon, tu entends, « monsieur! »

— Oui, maître, répondit l'interprète.

— Quant à toi, mon brave petit gars, reprit-il en s'adressant à l'enfant, si tu t'ennuies avec ces braillards-là, viens avec moi.

« Tu sais, je t'aime déjà tout plein, car, toi seul as été un homme!

LOUIS BOUSSENARD.

(A suivre.)

AU CANADA

LES DERNIERS DES BOIS-BRULÉS¹

V

LA DÉFENSE DU DÉFILÉ

La soif du sang appelle une autre soif. Les Hurons, dans l'acharnement de la lutte, n'avaient point songé à défoncer les barriques de brandy qui avaient roulé des chariots du convoi. Lorsque tout fut terminé, et qu'il ne resta pas un dragon en vie, quelques Peaux-Rouges, altérés, découvrirent les tonneaux épars. Les redresser sur champ et les défoncer fut l'affaire d'un instant. Devant l'eau-de-feu les Indiens n'étaient pas moins hardis que devant la mitraille. L'une comme l'autre les exaltaient et, l'ivresse venue, il n'y avait point d'influence capable de les rappeler au droit chemin. Ici, l'ivresse était double. C'était avec les mains, for-

1. Voir les nos 422 à 425.

Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 427. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.
Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ETRANGER, 12 fr. Dimanche 13 Septembre 1885.

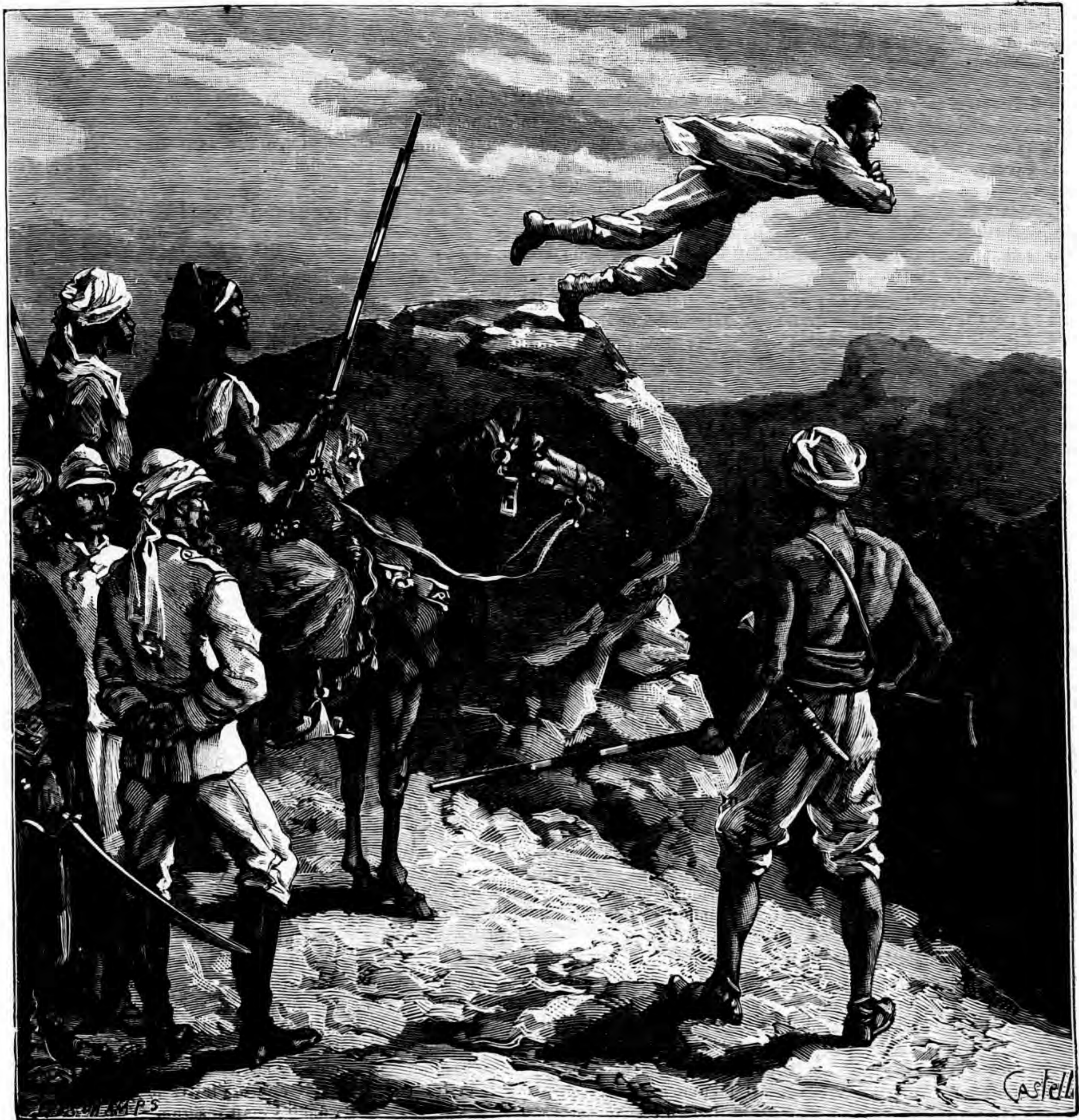
TEXTE. — L'odyssée d'un compagnon de Gordon. — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres (suite). — Les derniers des Bois-Brûlés (suite). — Madagascar et les Malgaches (suite). — Le tour de France d'un petit Parisien (suite). — Journal d'un aspirant de marine (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — L'odyssée d'un compagnon de Gordon : Palmer se précipitant dans l'abîme : Khartoum et ses environs. — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres : Les époux Barbanton radieux comme de jeunes mariés. — L'Épave abyssinienne du Tigré. — Le tour de France d'un petit Parisien : Sir William Taverne et son bagage à la main.

Dépôt Légal

Seine
N°.....

ODYSSÉE D'UN COMPAGNON DE GORDON



L'ODYSSÉE D'UN COMPAGNON DE GORDON. — Le professeur Palmer se précipitant dans l'abîme. (Page 162, col. 3).

Je n'eus besoin que d'un coup d'œil pour comprendre l'importance de cette place exceptionnelle, qui est la véritable porte du Soudan, et je me promis bien d'employer tout ce que j'avais de vie et de force pour l'arracher au Mahdi.

Il me sembla qu'en agissant de la sorte, je vengerais mon pauvre professeur Palmer, lâchement assassiné en quelque sorte sous mes yeux.

WILLIAM J. MOORE.

(A suivre.)

AVENTURES

D'UN GAMIN DE PARIS

AU PAYS DES TIGRES¹

CHAPITRE III

Coup d'œil rétrospectif. — Des causes qui ont amené l'expédition de l'*Antilope-Bleue*. — Du Havre à Sierra-Leone. — De Sierra-Leone au cap de Bonne-Espérance. — Adieux aux époux Barbanton. — « Et maintenant, où allons-nous? » — Le paradis terrestre du chasseur. Gibier à poil et à plume, félins et pachydermes, cervidés et plantigrades, gallinacés et palmipèdes, échassiers et plongeurs... — En route pour la Birmanie. — Arrivée à Rangoon. — Navigation sur l'Irraouaddy. — Heureux débuts.

Avant de continuer ce récit, il ne serait peut-être pas inutile de rappeler brièvement les principaux événements contenus dans la première partie qui a pour titre : *Aventures d'un gamin de Paris au pays des lions*.

Un opulent propriétaire, dans la force de l'âge, et qui jadis fut un voyageur intrépide, André Brévanne, a invité plusieurs amis à l'ouverture de la chasse sur ses terres de la Beauce.

Les chasseurs — des Parisiens — au nombre de sept, arrivent pleins de joie, à la pensée du massacre qu'ils vont opérer dans cette région, le pays classique du gibier à plume.

Malheureusement, les braconniers ont promené « le drap des morts » sur toute la propriété, pendant la nuit qui précéda cette fête cynégétique. La raffe du gibier fut complète et les Nemrods parisiens revinrent bredouille.

C'est alors qu'à la suite d'un repas comme peut en offrir un millionnaire qui a l'esprit d'être gourmet, les sept compagnons, dépités de leur insuccès, mais excités par la vue des splendides trophées exposés dans la salle à manger de leur hôte, et aussi par les vins de grands crus qu'il leur sert à profusion, prennent l'engagement de partir ensemble sur un navire à eux, pour les régions mystérieuses des grandes chasses.

Il est question tout d'abord de l'Afrique équatoriale et méridionale, puis de l'Asie.

André Brévanne, auquel tous les genres

de sport sont familiers, qui, d'ailleurs, connaît admirablement les contrées les plus giboyeuses et possède l'expérience des voyages, sera le chef de l'expédition.

Les paroles échangées, on se sépare après s'être donné rendez-vous à deux mois, au Havre.

André rentre à Paris, va sans désemparer trouver son ami Victor Guyon, dit Friquet, un être absolument extraordinaire, qui jadis fut son compagnon d'aventures à travers le monde, en un mot, le héros du drame publié sous le titre : *Le Tour du monde d'un gamin de Paris*¹.

Friquet, sachant que son ami va de nouveau « boulinguer » sur terre et sur mer, s'arrache à ses travaux et saute de joie à la pensée de l'accompagner. Il partira préalablement, et sans désemparer, pour Brest, afin de recruter un équipage de matelots, chauffeurs et mécaniciens bretons.

Il profite de ses derniers moments de séjour à Paris pour aller faire ses adieux à son ami l'ancien gendarme colonial Barbanton, qui fut aussi un des héros du *Tour du monde d'un gamin de Paris*.

Le digne homme, qui jadis faisait pivoter les Canaques aussi bien que les forçats et s'acquittait de ses fonctions avec autant de tact que de fermeté, est dans son ménage le plus malheureux des hommes...

Le caractère de sa conjointe est à ce point acariâtre, et elle a si bien su transformer en enfer le débit de marchand de tabac-liquoriste accordé à l'ancien gendarme pour ses bons services, qu'il en est arrivé à regretter chaque jour le temps où la broche des anthropophages était perpétuellement suspendue sur sa tête!

Le départ de son ami réveille soudain en lui ces idées de cosmopolitisme qui sommeillent toujours dans le cerveau de quiconque a voyagé. Il boucle sa valise en deux temps, abandonne son établissement, laisse à sa femme tous les biens de la communauté et part sans hésiter avec Friquet pour Brest.

Pendant ce temps, André se rend en Angleterre, achète un yacht magnifique et le ramène au Havre, où sont déjà revenus Friquet, le gendarme et l'équipage.

Bientôt les aménagements, les approvisionnements et l'armement sont terminés, le moment du départ est arrivé. André, qui attend ses compagnons, reçoit par le dernier courrier sept lettres contenant leur désistement à tous les sept.

Tant de peines, de dépenses, de fatigues seront-elles inutiles?...

Ma foi, non. Puisque ces chasseurs pusillanimes, ces marins d'eau douce, ces voyageurs en chambre l'abandonnent, André s'en ira tout seul sur son yacht, qui s'appelle l'*Antilope-Bleue*, avec son équipage, son titi et son gendarme.

Ils se mettent en route pour l'Afrique équatoriale, abordent à Sierra-Leone,

font une pointe dans la forêt vierge, chassent les lions, fort nombreux dans la région, sont assez heureux pour arracher aux étreintes d'un gorille une femme, une Européenne, que le singe géant a enlevée au milieu de son escorte et emportée comme un enfant.

Stupeur du gendarme en reconnaissant sa femme!...

Celle-ci, remise de cette terrible secousse, raconte à ses libérateurs le motif de sa présence en pareil lieu.

Quelques jours après la fugue de son mari, M^{me} Barbanton s'aperçut qu'elle avait gagné un lot de trois cent mille francs à la loterie des Arts et de l'Industrie.

Mais la joie folle qu'elle ressentit à cette nouvelle fut tempérée par l'impossibilité où elle se trouva de toucher la somme en l'absence de son mari, dont elle n'avait pas la procuration.

En femme résolue, que rien n'émeut, elle se met à la recherche du fugitif, apprend ce qu'il est devenu grâce à une agence de renseignements, prend le premier paquebot et arrive aussi à Sierra-Leone.

Elle termine son récit en montrant à ses auditeurs stupéfaits de cette succession d'événements le billet de loterie, qu'elle porte à son cou dans un médaillon, et en demandant à l'ancien gendarme cette procuration qui est l'unique but de ce périlleux voyage.

— Faudra voir! dit Barbanton d'un air railleur.

Ils se mettent en route pour Free-Town, la capitale de la possession anglaise de Sierra-Leone, qu'ils trouvent désolée par la fièvre jaune. Le terrible fléau a fait irruption pendant leur absence.

Ne pouvant pas rentrer en ville, ils font un détour, regagnent le yacht resté en rade et sur lequel, par humanité, André donne une place à la voyageuse.

Mais, c'en est trop pour l'ancien gendarme, qui, après avoir fait douze cents lieues pour échapper à son fléau domestique, se retrouve avec lui sur cet étroit espace circonscrit par les planches d'un navire.

Il s'enfuit pendant la nuit avec deux noirs de l'équipage, sans qu'on puisse savoir la direction qu'il a prise. Cette fuite est comme le signal d'une série de catastrophes. André fait une chute dangereuse, se casse la jambe, et madame Barbanton s'aperçoit de la disparition du médaillon contenant le billet de loterie.

Friquet se met aussitôt en devoir de rechercher Barbanton. Il fait armer la chaloupe à vapeur, prend avec lui deux chauffeurs européens et trois noirs, dont un laptot du Sénégal, et remonte la rivière de Sierra-Leone, pensant avec raison que c'est la seule voie accessible à son ami pour gagner l'intérieur, étant donnée l'épidémie qui désole la ville.

Ayant interrogé habilement le Sénégalais, il apprend de lui qu'un des compagnons du gendarme, un nommé Soun-goya, est un Mandingue, ancien chef de

1. *Le Tour du monde d'un gamin de Paris*. Librairie illustrée, 7 rue du Croissant (Paris).

tribu jadis vendu comme esclave après avoir été dépossédé de son trône. Engagé à Saint-Louis par André, il avait résolu de s'échapper du yacht aussitôt qu'il serait à proximité de son pays.

En outre, continua le laptot, Soungoya, superstitieux comme tous les noirs africains, croit aveuglément au pouvoir des grigris ou fétiches. Aussi, sa réflexion, quand il vit la femme blanche sauvée des étreintes du gorille, fut qu'elle devait posséder un fétiche tout-puissant. Comme elle

montra, sur ces entrefaites, à ses compagnons le médaillon renfermant le billet : — Plus de doute, se dit le Mandingue, voilà le grigri !

« Si je puis m'en emparer, rien ne prévaudra contre moi et je retrouverai mon trône.

Il est donc certain, se dit Friquet en apprenant ces détails, que l'aspirant monarque a profité du sommeil de la voyageuse pour lui dérober le bijou.

Le gamin de Paris interroge les bateliers

de la rade, apprend que le fugitif a bien effectivement remonté la rivière avec les deux noirs, puis il se met à sa poursuite.

Malheureusement les roches entravent sa marche. Puis, survient un échouage pendant la nuit. La chaloupe, immobile sur un banc de vase, est assiégée par des crocodiles et l'équipage court les plus grands dangers. A peine remise à flot, elle se heurte à des hippopotames qu'il faut littéralement mitrailler.

Bientôt Friquet ne peut plus avancer.



AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS AU PAYS DES TIGRES. — Les époux Barbanton, radieux comme de jeunes mariés... (Page 166, col. 1.)

La rivière est barrée par les ennemis de Soungoya. Il est forcé de prendre la voie de terre, bataille contre un rhinocéros, et arrive enfin au village du prétendant après d'émouvantes péripéties.

Il retrouve son gendarme en grande tenue et exerçant à l'européenne les milices de son nouvel ami.

Une grande bataille est livrée. Soungoya triomphe sur toute la ligne, mais déshonore sa victoire par d'horribles cruautés. Les deux Européens, indignés, se mettent en devoir de le quitter.

Ce noir potentat ne consent à les laisser partir que quand il lui auront tué du gibier en quantité suffisante pour nourrir son monde pendant quelque temps, car la famine a succédé à la guerre et la gloire

ne donne pas à manger, même par 10° de latitude nord.

On s'enfonce dans la forêt pour trouver des éléphants et Soungoya, qui tient la tête de la file indienne, est enlevé au passage par un serpent monstrueux qui l'entraîne dans un marais.

Quand, après une demi-journée d'efforts, on a pu rejoindre le monstre, on le trouve complètement engourdi par l'absorption du pauvre monarque dont il n'a fait qu'une bouchée.

Friquet tue le serpent, le dépouille, retire de son estomac feu Soungoya, qui porte encore au cou, enveloppé d'une gaine de cuir, le médaillon de M^{me} Barbanton, et donne le signal de la retraite après avoir mis le bijou dans sa poche.

Trois jours après, il arrivait avec l'ancien gendarme en rade de Free-Town et voyait, avec un horrible serrement de cœur, le pavillon jaune¹ au mât de misaine de l'*Antilope-Bleue* et le pavillon national en berne.

Il y a un cadavre à bord !

Tout deux se hissent sur le yacht avec une anxiété facile à concevoir, et se trouvent sur le pont au moment où le capitaine va procéder aux funérailles d'un matelot qui a succombé aux atteintes de la fièvre jaune.

Sur ces entrefaites, Friquet et son ami apprennent de M. André l'admirable dé-

1. Le pavillon jaune au mât de misaine indique la présence d'une maladie contagieuse à bord.

voûment de M^{me} Barbanton, qui a été le bon génie du navire contaminé peu de temps après leur départ. Ses soins et son abnégation ont seuls arraché plusieurs malades à la mort, en même temps que son énergie a relevé le moral de l'équipage et puissamment contribué à enrayer la marche du fléau.

Malheureusement, la pauvre femme, à son tour frappée de l'horrible maladie, n'a pu continuer sa noble mission. Grâce aux soins intelligents et dévoués dont elle a été l'objet, elle est pourtant à peu près hors de danger.

Tous ces événements ont singulièrement modifié le caractère de la voyageuse. On devient bon, d'ailleurs, en faisant le bien.

Aussi, l'ancien gendarme trouve-t-il, à la place de la virago qui lui rendait la vie insupportable, une femme douce, affectueuse et de tous points excellente.

Bientôt le yacht quitte à toute vapeur cette région désolée, gagne la haute mer et arrive au Cap après une rapide et heureuse traversée.

La quarantaine obligatoire étant terminée, l'ancien gendarme et sa femme, parfaitement rétablie au moral comme au physique, manifestent le désir de rentrer en Europe.

Barbanton n'avait plus, en effet, aucune raison de continuer son voyage, puisqu'il avait trouvé en même temps, et sans même s'en douter, une bonne femme et la fortune.

Friquet et André continueront donc seuls la croisière cynégétique à travers le monde.

Le lendemain, les époux Barbanton, radieux comme de jeunes mariés, prenaient le paquebot en partance pour Southampton...

— Et maintenant, où allons-nous? avait demandé à son ami, Friquet encore tout ému des adieux pleins de gratitude adressés par l'équipage à celle qui avait été à bord l'ange des mauvais jours.

— N'as-tu pas quelque préférence pour tel ou tel pays?

— Mais... je ne dis pas non, m'sieu André,

— Lequel?

« Tu n'as qu'à parler... L'Antilope mettra le cap sur tel point que tu désigneras.

— Je ne sais pas encore ce que je veux, et je vous prie de m'éclairer.

« Le pays que je préfère est, sans le connaître, celui qui nous offrira les meilleurs terrains de chasse.

— Ah!... ah!... mon gaillard, fit André en souriant, tu commences à comprendre les émotions que procure ce noble passe-temps, et te voilà en passe de devenir un véritable chasseur.

« Tu as tout ce qu'il faut pour cela, d'ailleurs: bon pied, bon œil, bon appétit; une endurance incroyable à toutes les fatigues, un sang-froid que j'admire et une adresse qui s'affirme de plus en plus.

« Il ne te manque plus que le feu sacré, et voilà que tu t'enflames...

« Eh bien! je vais mettre à profit ces excellentes dispositions et te conduire dans un pays encore peu connu, qui est bien véritablement le paradis terrestre du Nemrod moderne.

« Là tu trouveras avec toutes les variétés imaginables de gros, de petit ou de moyen gibier, toutes les facilités possibles pour compléter ton éducation de chasseur.

— Veine! alors, interrompit Friquet, les yeux ardents de convoitise.

— Quelle que soit ton ambition, elle ne pourra jamais atteindre à l'incroyable multiplicité des animaux qui s'offriront à tes coups.

« Te citerai-je, au hasard, parmi les quadrupèdes que tu rencontreras dans la forêt, la plaine, la jungle ou la montagne, l'éléphant, le rhinocéros, le tigre, le léopard, l'élan, le buffle, l'ours, la panthère noire, le nilgaut, l'axis, toute la série des antilopes, le babiroussa, le cerf aboyeur, le lynx, la pangolin, la loutre... que sais-je encore, tu trouveras tout... jusqu'au cheval sauvage, dont les cuissots sont transformés en jambons par les Chinois... jusqu'au chevrotain portemuse dont la précieuse sécrétion se vend au poids de l'or.

— Pétard! s'écria Friquet enthousiasmé.

— Quant au gibier à plume, sa surabondance et sa splendeur défient l'énumération comme la description.

« Veux-tu des oiseaux d'eau ou de rivage?...

« Tu pourras te procurer facilement les éléments d'une collection superbe qui comprendra toutes les variétés de hérons, d'oies ou de canards, avec les pélicans, les aigrettes, les crabiers, les cigognes, les grues, les flamants, les ibis, les grèbes, les avocettes, les sternes, les plongeurs, les bécassines, et des martin-pêcheurs gros comme des corbeaux!...

— Matin!... fit le gamin de Paris de plus en plus empoigné.

— Et les oiseaux de la plaine et des bois...

« ... Les faisans, comprenant je ne sais plus combien d'espèces, plus étranges et plus superbes les unes que les autres: faisan doré, faisan tricolore, faisan gris, faisan blanc, faisan argus, faisan argenté à ventre noir, faisan moiré, faisan bleu, faisan brun, faisan flèche appelé aussi faisan des vierges, une merveille, un oiseau sacré!

« Te citerai-je encore le lophophore, cette autre merveille que l'on essaye, mais en vain, d'acclimater en Europe... et les paons qui s'ébattent dans les landes d'ananas sauvages!...

— Des paons!... à l'état libre?...

— Et en quantités incroyables.

« Tu trouveras également des coqs de bruyère et des dindons, des poules des jungles, des outardes, des gelinottes, des perdrix, de grosses cailles délicieuses, des tourterelles et des pigeons de toute sorte, des florikans qui constituent le

meilleur gibier de l'Indo-Chine, des calaos étranges, des guépiers, des perruches multicolores, et une variété infinie de colibris.

— Il y a donc une contrée qui renferme tout cela?

— Et bien d'autres espèces encore, sans compter les reptiles ou les sauriens sur lesquels on est exposé d'un moment à l'autre à mettre le pied quand on est en chasse.

— C'est la moindre des choses.

« Et d'ailleurs on met des bottes et on fait attention.

« Ce pays s'appelle?...

— La Birmanie.

— Eh bien! vive la Birmanie!

« M'sieu André...

— Mon cher Friquet...

— Dire qu'il y a en ce moment à Paris un paquet de clampins qui se sont abimé la cervelle pour arriver à se dispenser de venir dans un pays comme celui-là!

« Des gens qui n'ont rien à faire... qui sont riches... et qui se prétendent chasseurs!

« Tenez, entre nous, ils ont bien fait de ne pas venir.

« C'est vous qui vous seriez fait un sang à mener en lisière de pareils em-pêtrés.

— Tu pourrais bien ne pas avoir tort, et si je regrette leur absence, c'est tout bonnement parce qu'elle prive des êtres intelligents, mais pusillanimes, de joies incomparables, d'émotions fortes et de la vue d'aspects merveilleux.

Le résultat de cette conversation ne pouvait être douteux.

L'Antilope-Bleue mit en conséquence le cap sur Rangoun, la capitale de la Birmanie anglaise, située par 16° 45', de latitude Nord et 94° 4', de longitude Est.

Une escale à la Réunion, une seconde à Ceylan, pour renouveler l'approvisionnement de vivres et de charbon, et le yacht venait, après une heureuse traversée de trente-cinq jours, jeter l'ancre devant Rangoun qui commande le golfe de Martaban et aussi le cours de l'Irraouaddy.

Une seule voie permet l'accès de la Birmanie dite indépendante, que la politique anglaise a isolée de la mer par l'ac-caparement d'une zone partant de la frontière du sud-est du Bengale, jusqu'au milieu de l'isthme qui relie la presqu'île malaise au royaume de Siam. Cette voie est l'Irraouaddy, le grand fleuve birman.

Bien qu'il ait une longueur de près de deux mille kilomètres, c'est-à-dire plus d'une fois et demie supérieure à celle du Rhin, et un débit aussi considérable que celui du Gange, l'Irraouaddy, comme tous les fleuves de la péninsule indo-chinoise, est d'un régime très inégal et d'une navigation difficile.

Aussi, la traversée depuis les ports de Bassein et de Rangoun jusqu'au Bhamo, situé à 1,200 kilomètres de la côte, ne peut-elle être opérée que sur des bâtiments d'un faible tirant d'eau.

Une compagnie anglaise possède une flottille de bateaux à vapeur qui font régulièrement ce service, et remorquent à volonté des chalands chargés de marchandises.

André qui n'était pas venu dans l'Indo-Chine pour s'immobiliser au milieu d'une colonie anglaise, ne resta à Rangoun que le temps strictement nécessaire au débarquement et aux préparatifs d'une longue excursion dans l'intérieur.

Il fut donc convenu que le yacht resterait en rade, que la chaloupe à vapeur serait largement approvisionnée de vivres conservés, d'armes, de munitions, d'effets d'habillement et de campement, etc.

Quand tout fut prêt, André, après avoir donné au capitaine carte blanche pour tenir son équipage en haleine, fit monter à bord de la chaloupe deux chauffeurs, le laptot sénégalais et les deux noirs qui avaient fait jadis avec Friquet l'expédition de la Rokelle sur la côte de Sierra-Leone et prit place lui-même avec le Parisien sur la jolie embarcation qui fut amarrée à la suite de plusieurs chalands trainés par un remorqueur.

Il gagnait ainsi en sécurité ce qu'il perdait en rapidité et évitait les ennuis du pilotage dans une rivière assez dangereuse jusqu'au fleuve proprement dit.

La rivière de Rangoun n'est, en effet, qu'un des nombreux cours d'eau formant l'énorme delta de l'Irraouaddy. Ce bras, grossi en aval de la ville par la rivière de Pégou et d'autres affluents de moindre importance, acquiert une largeur et une profondeur permettant l'accès du port aux navires de douze à quinze cents tonneaux, mais en amont de Rangoun son volume diminue singulièrement.

A Gnyougoun, petite bourgade sans importance, se trouve le confluent du fleuve et de cette branche. Ce point fut atteint en une journée.

Il ne fallut pas moins de cinq jours au remorqueur pour traîner son convoi jusqu'à Meaday, le poste des douanes anglaises, situé à quatre kilomètres de la frontière anglo-birmane.

C'était en principe un simple village qui, grâce à sa position, a acquis au point de vue fiscal une grande importance, en ce sens que les marchandises européennes et indigènes y sont soumises aux droits, tant à la montée qu'à la descente du fleuve.

Une administration tatillonne comme la nôtre n'eût pas manqué de tracasser André sur le chargement de sa chaloupe.

Il eût fallu visiter, compter, estimer, immatriculer, cataloguer les objets si divers composant ce changement, payer une forte somme, ce qui n'est rien quand on est riche, mais perdre beaucoup de temps, ce qui est bien pis, et subir les vexations de moustiques administratifs, les plus ennuyeux de tous quand ils s'y mettent, c'est-à-dire à peu près en tout temps.

Le chef des douanes inspectait en personne, à la tête de ses employés. André

se présenta, lui expliqua brièvement qu'il aimait la chasse, qu'il était venu sur son yacht de France en Birmanie, en passant par Sierra-Leone, pour se livrer à son plaisir favori, et qu'il n'était pas négociant.

L'Anglais, fanatique du sport comme tous ses compatriotes, salua poliment le sportsman français et dit ces simples mots : *All right!*

La chaloupe passa sous les canons du fort, qui croisent leur feu avec ceux de la citadelle et d'une redoute placée sur une île sablonneuse, de façon à commander toute la partie inférieure du fleuve.

Le pavillon français, qu'on ne voit presque jamais en pareil lieu, échangea le salut avec le jack, puis l'embarcation franchit les limites anglaises après une heure de navigation.

André engagea, sur ces entrefaites, un pilote que lui indiqua le capitaine du remorqueur, et se décida à continuer sa route à ses risques et périls.

On commençait à rencontrer de nombreux échantillons de gibier d'eau et de rivage, et les deux chasseurs, depuis longtemps réduits à l'inaction, n'étaient pas fâchés d'inaugurer par quelques beaux coups cette seconde phase de leur expédition.

Ils tuèrent, entre autres, deux cigognes gigantesques, de l'espèce appelée marabout, et qui porte ces admirables plumes blanches si recherchées par les élégantes.

Le lendemain, André résolut de pousser une pointe dans l'intérieur, en remontant un affluent de gauche, appelé le Jen, et dont le confluent est à Mengoun.

C'est alors que, ennuyé d'avoir affaire à un pilote comprenant seulement quelques mots d'anglais, il avait envoyé Friquet à terre avec mission de chercher un interprète et de se procurer quelques vivres frais.

On a vu comment le gamin de Paris s'était acquitté de cette double recommandation et avait, incidemment, mis à mort le Mangeur d'hommes.

(A suivre.) LOUIS BOUSSENARD.

AU CANADA

LES DERNIERS DES BOIS-BRULÉS ¹

VI

L'ENLÈVEMENT

How-Mâ-Guash était passé comme un ouragan sur le front de la troupe anglaise. Les miliciens ne s'étaient point encore remis de leur surprise que déjà l'Ours-Sanglant, accroché avec son fardeau à l'échelle qui pendait du trou de la voûte, s'élevait dans les airs, attiré par les poules intérieures.

1. Voir les nos 422 à 426.

Un instant les miliciens eurent comme la terreur d'une apparition mystérieuse et surnaturelle. Mais ils se rappelèrent bientôt les péripéties de la lutte, et contre quels ennemis ils avaient à combattre. N'avaient-ils pas vu tomber l'Aigle à la Tête-Blanche? Son sang n'avait-il pas coulé sous leurs yeux? Au besoin, les cadavres des marins étendus autour d'eux eussent suffi pour leur rendre le sentiment de la réalité. Non! l'homme qui venait de leur arracher leur proie n'était point un fantôme. C'était un véritable Indien de chair et d'os.

Ils ne s'arrêtèrent guère à réfléchir et, sans hésiter, s'enfoncèrent dans l'étroit chemin qui longeait le torrent pour aboutir à la caverne. Personne ne leur en disputa le passage. Arrivés au lit des eaux calmes, ils s'y plongèrent jusqu'à mi-corps et fouillèrent tous les angles de la grotte, toutes les anfractuosités du rocher. Rien ne leur révéla la présence de l'ennemi. Leur terreur superstitieuse reparut. Il fallait bien qu'ils eussent affaire à des démons, puisque ceux-ci n'avaient pu recourir aux moyens humains pour s'enfuir.

Mais, à ce moment, des bruits de voix discordantes, des plaintes, des gémissements mêlés à d'atroces éclats de rire et à des râles d'agonie, les attirèrent au dehors. Ce qu'ils virent, les alluma d'une joie féroce et terrible. A cent mètres du lieu où les Onondagas avaient attaqué le convoi, au milieu des troncs d'arbres abattus, des chariots renversés, des cadavres de chevaux et de dragons, quelques dizaines d'êtres à peine vêtus, sordides, couverts de sang, s'agitaient avec des gestes de maniaques, des hilarités navrantes, ou se tordaient sur le sol et la neige, en proie à des douleurs sans nom. C'étaient ceux des Hurons qui, après la bataille, s'étaient jetés sur l'eau-de-feu et que leur vaillant chef n'avait pu arracher à cette affreuse ivresse. On a bien dit : guerre de sauvages. Les Anglais, si éprouvés par les deux attaques qu'ils venaient de subir, — cent cinquante des leurs étaient tombés, — exaspérés par la destruction du convoi et par la vue de ces cadavres, de ces vivants même, auxquels le scalp enlevé faisait une hideuse couronne de sang, s'en donnèrent à cœur joie de dépêcher les misérables Indiens surpris pendant leur ivresse. La tuerie s'effectua d'abord avec fureur, bientôt après avec une rage froide et implacable. En vain le lieutenant des Galliers s'efforça-t-il de contenir ses hommes; toutes ses remontrances, ses menaces même demeurèrent inutiles. Les Anglais se vengeaient. Ils s'amuserent à déchiqueter à coups de baïonnette les cent vingt Indiens demeurés sur le champ de bataille. Quand le carnage eut pris fin, l'un des soldats détacha avec son bowie-knife une demi-douzaine de têtes rouges et les pendit à sa ceinture à l'aide de leurs longs cheveux noirs. Puis il essuya l'arme effroyable sur la manche de sa veste et, montrant le poing au rocher, il s'écria :

Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 428. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 20 Septembre 1885.

TEXTE. — L'Odyssée d'un compagnon de Gordon (suite). — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres (suite). — Les derniers des Bois-Brûlés (suite). — Madagascar et les Malgaches (suite). — Le tour de France d'un petit Parisien (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — L'Odyssée d'un compagnon de Gordon : Le dernier carré du général Hicks à Kasghill. — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres : L'interprète et l'Hindou : Elle s'élançe sur Friquet. — La reine d'Angleterre et la princesse Béatrice à Osborne : Les châteaux de Windsor, d'Osborne, de Buckingham, de Balmoral. — Le tour de France d'un petit Parisien : On traversait des sites pleins d'imprévu.



L'ODYSSÉE D'UN COMPAGNON DE GORDON — Le dernier carré du général Hicks enfoncé à la bataille de Kasghill. (Page 179, col. 1.)

seconde défaite de Tokar, qui était comme la confirmation du désastre de Kasghill. Je le suppliai de bien remarquer que cette ville importante n'avait qu'une garnison de 800 hommes peu sûrs, commandés par un pacha faible, suspect, sur lequel il était impossible de compter.

J'ajoutai que je comprenais très bien qu'il se rendit à Khartoum, où le Mahdi pouvait entrer sans coup férir. Mais pourquoi ne laissait-il pas à Berber le colonel Steward, son *alter ego*, un officier inébran-

lable, qui saurait maintenir le pacha et ses hommes dans le devoir, et dont la présence suffirait pour empêcher une position formidable d'être livrée aux rebelles.

— Que ferons nous de Khartoum, m'écriai-je dans un accès de désespoir, si Berber est livré à l'ennemi, si Khartoum est bloqué au fond du désert?

Le colonel Steward comprenait mieux que le général Gordon l'importance d'une aussi admirable position stratégique, que

l'on peut bien considérer comme le Gibraltar du Haut-Nil. Malheureusement, même dans l'intérêt de son pays, un militaire ne peut demander d'être laissé en arrière comme un paquet inutile ou encombrant. Il ne peut le faire honnêtement que si on lui donne un ordre, qu'il ne peut provoquer d'une façon quelconque.

Cet ordre, Gordon ne voulut pas le donner; il était à cent lieues d'y consentir. Dès que je lui ouvris cet avis, il se retira



AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS AU PAYS DES TIGRES. — L'interprète et l'Hindou. (Page 181, col. 1.)

avec une sorte de violence qui n'était pas dans son caractère.

« Me séparer de Steward, dit-il, y songez-vous? C'est comme si vous me demandiez de couper mon bras droit; nous sommes venus ensemble, et nous devons retourner l'un avec l'autre, lorsque j'aurai mis ordre à tout cet imbroglio. Mes bons Soudaniens m'aiment encore... Je les aime. Nous nous entendrons; mon affaire principale n'est pas, du reste, à Khartoum; il faut que j'aille le plus vite possible au Congo, où l'on veut établir des missions sérieuses. Il est impossible de convertir les musulmans. Du reste, cela ne sert pas à grand'chose puisqu'ils croient au même Dieu que nous... C'est chez les idolâtres qu'il faut prêcher l'Évangile. »

Gordon se croyait destiné à ramener la paix dans ces contrées déshonorées par

l'esclavage, et c'était en renonçant à l'abolition de l'esclavage qu'il croyait arriver à bout de sa mission. Erreur étrange, erreur capitale, qui était profondément gravée dans son intelligence. Cependant, tout le temps que dura notre voyage, il ne parla pas d'autre chose.

(A suivre.) WILLIAM J. MOORE.

AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS AU PAYS DES TIGRES¹

CHAPITRE IV

Retour triomphal. — Présentations. — Le père Gigogne. — « Je mangerais bien du coq de

1. Voir les nos 425 à 427.

broyère. » — Le vieux chasseur birman et son mystérieux auxiliaire. — Le *dah* ou l'armenationale. — A travers la jungle. — La fanfare du coq de broyère. — Premier coup de feu. — Première victime. — Les poules. — Ce que contient le panier du vieil homme. — La couleuvre qui remplace le chien de chasse. — Friquet tire au vol et manque. — Fascination. — Festin de reptile. — Un tueur de tigres mis en déroute par une poule.

André, resté seul à bord de la chaloupe avec ses deux matelots européens et son noir, avait éprouvé une vive inquiétude à la lecture du billet que Friquet lui avait expédié au moment où il se mettait à la poursuite du Mangeur d'hommes.

— Diable de gamin! murmura-t-il, il n'en fait j'amaï d'autres!

« Entreprendre une expédition pareille sans me prévenir, ou plutôt me prévenir quand il n'est plus temps!

« Si encore je connaissais la direction qu'il a prise!

« Exterminer un vieux grand tigre lui paraît la chose la plus simple, et le voilà parti en guerre comme s'il s'agissait du plus inoffensif des animaux.

« Allons! je vais bouillir sur place jusqu'à son retour.

La nuit vint et l'impatience du chef de l'expédition commençait bel et bien à se compliquer d'angoisse, quand il aperçut, sur sa droite et au milieu des terres,

des lueurs mouvantes qui augmentaient rapidement d'intensité.

Des cris joyeux, accompagnés d'un véritable charivari produit vraisemblablement par un orchestre ambulante composé d'instrumentistes en goguettes, frappèrent en même temps son oreille.

Il sourit et s'écria tout joyeux :

— Le tigre est mort, et les Birmans donnent une aubade à mon enragé gamin.

Il ne se trompait pas, car bientôt apparurent, entre des porteurs de torches hur-

lant à plein gosier, deux indigènes attelés à une espèce de civière chargée de la dépouille du Mangeur d'hommes, puis Friquet, la carabine en bandoulière, le nez au vent, l'air vainqueur, son interprète, son noir et le petit Yasa.

Derrière, évoluait le menu fretin des villageois portant des vivres frais et beuglant à plein gosier les louanges du tueur de tigres.

On peut juger de l'accueil fait par André à son ami et à ce singulier cortège.



AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS AU PAYS DES TIGRES. — Elle s'élançe sur Friquet. (Page 183, col. 3.)

Après une poignée de main émue et quelque peu nerveuse, Friquet fit avancer l'Indou Mounoussamy et prit l'enfant par la main.

— L'interprète demandé, m'sieu André, dit-il joyeusement.

« Il est originaire de Pondichéry.

« C'est donc un compatriote... des Indes.

« Quant à vous, maître Mounoussamy, reconnaissez dans le gentleman auquel je vous présente en ce moment, M. André Brévanne, notre patron à tous.

L'Indou éleva au-dessus de son turban ses deux mains en forme de coupe, salua gravement et dit :

— Je vous servirai fidèlement, oui monsieur... aussi vrai que je suis un bon Français et que je déteste les Anglais... Voilà, monsieur!

— Tu parles la langue birmane?

— Comme mon français, sans me vanter.

— Bien... Nous fixerons demain le chiffre de tes appointements.

— Je m'en rapporte à vous, certainement, monsieur, et j'aurai encore pour moi l'honneur d'avoir servi des Français d'Europe... oui, monsieur.

— Quant à ce moutard, reprit Friquet, c'est une recrue pour notre troupe, car je l'ai adopté...

— Comment, encore un! fit André en souriant amicalement.

— Dame! ça ne fait jamais que trois.

« Encore, Majesté, mon ci-devant négri-lon, est-il à présent un homme, et Victor, mon petit Chinois, est-il de son côté en voie de passer mandarin...

« Vous savez, d'ailleurs, m'sieu André,

qu'il est dans ma destinée de devenir un vrai père Gigogne.

« J'ai été si malheureux, jusqu'à ce que je vous aie rencontré, que je ne puis pas voir de pauvres petits abandonnés sans que ça me chavire le cœur.

— Il est sans parents? demanda André.

— Sa mère a été la dernière victime du Mangeur d'hommes.

— Tu as bien fait, mon cher Friquet, je n'ai pas besoin de te le dire.

« Tu sais bien, en outre, que cet accroissement de famille ne peut que me faire plaisir.

— Si vous saviez comme il est intelligent... et gentil... Je vais lui apprendre à jaboter le français.

« Ça va être une vraie joie.

« Et avec ça, luron comme pas un!

« Figurez-vous qu'il a voulu servir

d'appât au tigre, et qu'il n'a même pas sourcillé.

— Tiens... mais, à propos du tigre, je n'ai pas eu seulement le temps de te féliciter.

« C'est là un superbe début sur le continent asiatique et tu me vois ravi.

— Dame! j'ai suivi de mon mieux vos leçons en m'appliquant à devenir chasseur.

« Maintenant, ça y est... j'aime la chasse.

« Et, puisque nous sommes ici pour chasser, je dois vous dire, à ce propos, qu'au lieu de m'endormir sur mes lauriers, je me suis mis en quête de nouveau gibier.

— Décidément, tu me gâtes, monsieur mon grand veneur.

— Voici la chose en deux mots :

« Comme je demandais à l'interprète Samy quelles sont les ressources de ce pays, il m'a appris que les environs fourmillent de coqs de bruyère délicieux.

« En fait de viande fraîche, je n'ai rien pu trouver que des petits cochons.

« Je mangerais bien du coq de bruyère... Et vous?

— Je partage ta sympathie pour cet excellent et superbe gallinacé; mais sais-tu qu'il se tient de préférence dans des fourrés épineux où une belette aurait peine à passer?

— Oui, m'sieu André.

— Sais-tu aussi que ce magnifique gibier est à ce point farouche, qu'il disparaît au premier coup de fusil?

— J'ai appris cela, et pourtant, je crois que nous ferons bonne chasse.

— Je ne demande pas mieux; mais comment?

— Samy, qui m'a fourni tous les renseignements, s'est chargé de me procurer les éléments de succès.

«— Tranquillisez-vous, m'a-t-il répondu en émaillant comme toujours ses phrases de ces « monsieur » euphoniques dont il a seul le secret. Je vais vous amener un vieil homme qui vous guidera sûrement à travers la broussaille et vous fera tuer autant de gibier que vous voudrez.

« Il possède un animal qui a un instinct merveilleux pour dépister le coq de bruyère, et surtout la poule...

« — Coq ou poule, ai-je répondu, ça m'est égal, et je proclame l'égalité des sexes devant la broche.

« Quant à ces terribles broussailles?...

« — Soyez également sans inquiétude, a repris mon Hindou, nous vous ouvrirons le passage avec nos *dahs*.

« J'ai alors amené le bonhomme en question, avec sa bête.

« C'est ce petit vieux ratatiné qui chique son bétel avec la gravité d'un Bouddha de bronze, et qui porte, passé en bandoulière, ce panier de rotin.

« Nous allons le garder avec nous, n'est-ce pas?

— Parbleu! Lui seul peut, en effet, nous tirer d'affaire, et je crois d'instinct au succès, sans savoir le procédé qu'il emploiera.

— Hé! Samy!...

— Monsieur!

— Invite le vieux à manger et charge-toi de lui.

— Oui, monsieur, ne vous occupez plus de rien... Il couchera sur un lit de feuilles, près de moi, au bord de la rivière.

« Quant à moi, je vais allumer, pour préparer le souper, un feu qui brûlera toute la nuit.

— Bien.

« Que veulent ces hommes?

— Retourner au village.

— C'est trop juste.

« Tiens, distribue-leur cette monnaie, dit André.

Cinq minutes après, la troupe avait disparu, et l'on pouvait encore entendre, dans le lointain, les actions de grâces adressées par les Birmans aux Européens, qui, non seulement les débarrassaient d'un ennemi terrible, mais encore les indemnisaient de leur dérangement.

Le lendemain, dès l'aube, les deux amis se préparèrent à cette mystérieuse partie de chasse, après avoir absorbé rapidement une tasse de café bouillant, avec un biscuit trempé : une vraie soupe de matelot en campagne, et qui, additionnée d'un petit verre de genièvre, est le meilleur préservatif contre la terrible fièvre des bois.

Le vieillard, mis en belle humeur par une copieuse rasade, donna ses instructions à l'interprète, qui les transmit à André et à Friquet.

On se séparerait en deux troupes devant marcher parallèlement en file indienne, à sept ou huit pas à peine l'une de l'autre. La première serait précédée du vieillard, l'autre de l'interprète, qui frayeraient la route.

Viendraient ensuite Friquet d'un côté, et André de l'autre, armés chacun de leur fusil de chasse calibre 46, le fameux *Hammerless* ou fusil sans chien de Greener. Derrière eux, enfin, marcheraient les deux noirs portant les carabines de gros calibre, en cas d'une rencontre imprévue avec des animaux dangereux.

L'Hindou et le vieux Birman n'avaient d'autre arme que leur sabre indigène ou *dah*.

Cette arme, qui est un coutelas plutôt qu'un sabre, participe également du couperet, comme forme et comme poids.

Épais et lourd, n'ayant pas de pointe, mais bien au contraire terminé carrément, sa forme n'est rien moins que gracieuse.

Il sert à tous les usages domestiques, comme le machete des Mexicains et le sabre d'abatis des Américains du Sud, mais il est infiniment moins maniable, bien qu'on l'emploie à abattre le bois, hacher le tabac, couper la viande, fendre le rotin, sectionner le bambou, écorcer le palmier, sabrer dans la forêt les lianes et les menues branches qui s'opposent à la marche.

Son manche, très long et permettant l'emploi des deux mains, n'a pas de garde. Comme celui du sabre d'abatis, il

se compose de deux morceaux de bois ou de corne, enfermant la « soie » de la lame, et maintenus par des fils ou des viroles de laiton.

Le fourreau est de deux plaquettes de bois évidées intérieurement, juxtaposées par leurs bords et ajustées, comme le manche, avec des fils ou des viroles métalliques.

Voilà pour l'instrument vulgaire, qui est à la fois une arme et un outil.

Quant au *dah* des hommes appartenant aux classes moyennes ou supérieures, si la forme de la lame reste absolument la même, la poignée et le fourreau sont richement ornés. Le bois ou la corne de buffle sont remplacés par la corne d'hippopotame ou d'ivoire; les viroles, en or ou en argent, sont richement guillochées et incrustées de pierres précieuses. Le fourreau, recouvert de peau chagrinée, disparaît sous des ornements également en or ou en argent.

Enfin, cette arme, véritablement nationale, est aussi l'emblème du commandement; et quand l'empereur veut honorer un de ses familiers ou lui conférer une dignité, il lui donne un *dah* dont le fourreau est recouvert d'une feuille d'argent ou d'or.

Dans ce cas, il est porté devant le dignitaire par un homme de sa maison.

Les cavaliers le tiennent en travers sur leur selle ou en bandoulière derrière leur dos à l'aide d'une courroie.

Les piétons le passent à travers les plis de leur pagne, ou bien ils le portent à la main, sans le dégainer, ou encore sur l'épaule.

C'est, en somme, l'instrument sans lequel on ne voit jamais un Birman riche ou pauvre, du moment où il met le pied hors de la maison.

Friquet et André, s'imaginant volontiers que leurs guides allaient faire un tapage d'enfer en manœuvrant ces lourds couperets à travers les menues branches, furent tout étonnés, lorsqu'ils eurent atteint une jungle épineuse, de la dextérité avec laquelle les broussailles tombaient fauchées sans le moindre bruit.

Ils avancent toujours dans le plus profond silence, et bientôt un cri retentissant se fait entendre sous bois, se prolonge en un tremolo vivant et se termine en un brusque éclat de voix.

Le vieux Birman se retourne vers André, qui le suit dans les talons, et lui murmure, d'une voix basse comme un souffle, un mot dont celui-ci devine la signification.

Cet appel sonore comme une fanfare est le cri du coq de bruyère.

Ils avancent encore une cinquantaine de pas, puis le cri s'élève de nouveau, mais tellement rapproché, que le chasseur écarquille les yeux, croyant apercevoir l'oiseau à quelques pas de lui.

En dépit des précautions les plus minutieuses, il ne peut empêcher que sa botte ne casse brusquement une brindille sèche.

Instantanément le charme est rompu. Un ronflement bruyant, saccadé, s'élève de la broussaille, en même temps qu'un cri d'alarme. Puis un fracas retentissant d'ailes se heurtant aux branches, accompagne ces multiples bruits.

André voit apparaître un instant au-dessus de la sauvage futaie un oiseau énorme qui s'élève presque à pic, comme un faisan.

Avec un sang-froid superbe, le chasseur saisit le moment où le volatile, cessant de monter, va filer parallèlement au sol. Il porte méthodiquement son arme à l'épaule et fait feu presque aussitôt.

Foudroyé en plein vol, l'oiseau perd instantanément les lignes et les contours de la vie, devient une chose, une loque sans forme qui tournoie et s'abat lourdement sur le sol.

Malgré le flegme qui lui semble habituelle, le vieux Birman écarquille ses petits yeux bridés aux pommettes et contemple avec respect l'homme qui vient de réussir ce joli coup.

Quant au nègre, il a aussitôt déposé sa carabine entre les mains de son maître et s'est glissé sous bois comme un reptile. Il reparait triomphant au bout de cinq minutes, tenant par le cou un coq superbe, au beau plumage noir cendré, jaspé de vert foncé à reflets bleus et violets, et pesant au moins cinq kilogrammes.

— Ah! m'sieu André, s'écrie au milieu des buissons une voix joyeuse, c'est ça qu'est cueilli!...

— Pourquoi ne m'as-tu pas imité, au moment où la détonation faisait envoler le ban et l'arrière-ban de ces oiseaux magnifiques?

— Ah! ben oui... Je n'ai même pas su lequel ajuster.

« Prrr... un bruit d'aile un éclair... puis, plus rien.

« Matin!... j'ai encore pas mal à faire, pour devenir un lireur au vol.

— Si tu m'en crois, Friquet, tu vas me rejoindre.

« Nous allons suivre tous deux notre bonhomme, qui me fait des signes auxquels je ne comprends absolument rien.

« Voyons, Samy, dit-il à l'interprète, arrivant à ce moment avec le Parisien, demande-lui ce qu'il veut.

— Il dit monsieur, qu'il n'y a plus de coqs... Votre coup de fusil les a tous fait envoler.

— Je le sais pardieu bien!

— Mais il y a des poules.

— Où donc, s'il te plaît?

— Je n'en sais rien, monsieur, mais sa bête va nous l'indiquer.

« Tenez...

Le vieillard a déposé son panier à terre, a relevé le couvercle, et, quelque braves que soient les deux Français, ils ne peuvent se défendre d'un léger frémissement, à l'aspect d'un gros serpent logé au fond du récipient.

— Sommes-nous enfants! répond aus-

sitôt André, c'est une couleuvre à collier, le plus inoffensif de tous les reptiles.

— Possible! murmure Friquet, mais ce sont là des bêtes que je n'aime guère.

« Dans tous les cas, un singulier chien de chasse.

Le vieillard retire du panier le serpent, qui a au moins deux mètres de long, et qui est chaperonné ni plus ni moins qu'un faucon. Il le décoiffe méthodiquement, lui assujettit au cou une petite clochette, lui entr'ouvre la gueule, dans laquelle il lance un jet de salive colorée en rouge par le bétel, et lui donne la liberté, après avoir prononcé quelques mots baroques.

Le reptile disparaît comme une flèche à travers les broussailles, et n'était l'aigre tintement de la clochette, sa piste serait aussitôt perdue.

On entend bientôt sous bois un long cri d'effroi accompagné de coups d'ailes bruyants.

— La poule! souffle Mounoussamy à voix basse.

« Elle est sur son nid et défend ses œufs.

— A ton tour, Friquet, côle-toi sous les broussailles.

Le Parisien va se glisser à travers les branches quand le vieillard l'arrête d'un geste.

Il pousse un sifflement strident et fait signe au jeune homme d'inspecter minutieusement le taillis.

— Je la vois... Oh! la pauvre bête! elle est sur son nid.

— Eh bien, tue-la!

— J'peux pourtant pas l'assassiner au gîte.

— Voyons, ne fais donc pas de sentiment.

« Tu es chasseur ou tu ne l'es pas, et nous avons du monde à nourrir.

La poule, serrée sans doute de trop près par un ennemi invisible, s'envole alors lourdement.

Friquet la salue de ses deux coups de fusil, et la manque le plus élégamment du monde.

— Pétard! s'écrie-t-il tout dépit.

Un troisième coup retentit, et la pauvre bête, qui évolue en rond comme un cheval de manège, en traçant un grand cercle autour de son nid, tombe comme une pelote.

— Heureusement que mon fusil est chokebore, dit André de sa voix calme.

« Ces canons de Greener, on ne sait vraiment pas où ça porte!

Rappelée par un second coup de sifflet plus vibrant, plus impératif que le premier, la couleuvre arrivait, mais comme à contre-cœur, près de son maître.

Le vieillard la réintégra dans son panier, contempla André avec non moins d'admiration que tout à l'heure, et regarda Friquet de travers.

La petite troupe se remit en marche à travers la futaie, qui, par bonheur, s'éclaircit bientôt.

Au bout de cent pas, le vieux commanda la halte et recommença la manœuvre.

— Attention! fit l'interprète, il y a encore un nid.

Friquet, fort d'un commencement d'expérience acquise aux dépens de son amour-propre, s'élance à la suite du reptile, guidé par le son de la clochette.

Il entend de nouveau le cri d'effroi poussé par la poule, puis les bruissements d'ailes...

S'étant approché doucement, il oublie soudain ses idées de massacre à l'aspect d'un spectacle tout à fait inattendu.

La poule, hérissée, cambrée en arrière, les ailes à demi étendues, les ergots en avant, le bec entr'ouvert, tourne autour de son nid et cherche à défendre ses œufs contre les atteintes de la couleuvre.

Celle-ci, sans s'émouvoir des cris, des coups d'aile ou d'ongle, évolue autour de la pauvre bête avec une agilité merveilleuse, mais sans la quitter un instant des yeux.

Peu à peu, la poule, fatiguée de cette course circulaire, fascinée par le regard terne de ces yeux froids, ne fait plus que pivoter sur elle-même d'une façon inconsciente.

Le reptile rétrécit son cercle, et accélère ses mouvements jusqu'à ce que la poule, épuisée par la lutte, hypnotisée par la terreur, se renverse d'une seule pièce et tombe comme frappée de catalepsie.

Sans perdre un moment, la couleuvre se glisse dans le nid — une simple excavation dans le sol — saisit un œuf, éclate la coque d'un coup de dent, gobe le jaune avec une sensualité sans égale, en prend un second, puis un troisième, sans paraître s'occuper de la présence de Friquet qui s'approche doucement.

— Bon appétit, ma belle! quant à moi, je vais m'emparer de la cocote sans même brûler une cartouche.

Mais le Parisien compte sans son hôte.

La poule, soustraite à la fascination exercée par la couleuvre, reprend bientôt ses sens. Furieuse à l'aspect de l'intrus qui allonge la main sur elle et va l'empoigner par le cou, elle s'élance sur lui avec cette fureur terrible de la poule-mère qui défend ses petits, lui déchire cruellement les mains et manque de lui crever les yeux.

Incapable de se servir de son fusil, car il est beaucoup trop près de l'enragée couveuse, ne sachant comment se défendre contre ses attaques qui défient toute lutte et toute parade, Friquet tourne noblement les talons et arrive en pouffant de rire près du groupe immobile.

La couleuvre, à demi repue et rappelée par le sifflet de son maître, le suivait dans les talons.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc? demanda André, tout intrigué par cette déroute que rien ne semble justifier.

— Ce qu'il y a? Une poule enragée... rien que cela.

« Vous avez vu des chiens de forte taille mis en fuite par des poules ayant des poussins?

— Sans doute.

— Figurez-vous une poule de dix livres acharnée après ma face, sautant, griffant, mordant; bref, une bête féroce.

« J'ai failli y laisser mes yeux.

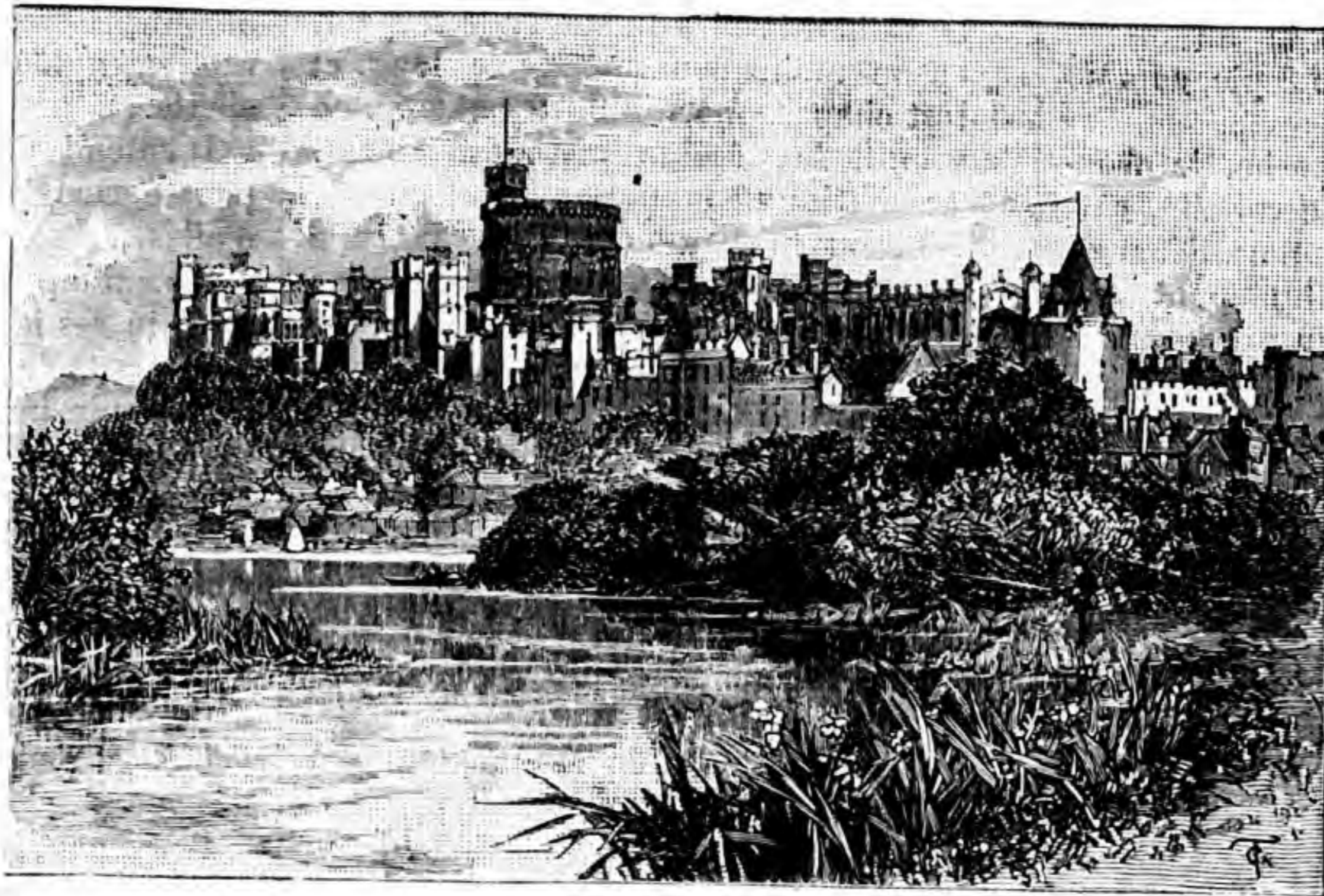
« J'aime mieux un tigre, ma parole!

— Que vas-tu en faire?

— Ma foi! je vais simplement la laisser tranquille.

« Je pourrais retourner maintenant lui brûler la cervelle, mais tant de courage mérite quelques égards.

« Elle aura la vie sauve.



CHATEAU DE WINDSOR

« C'est égal, je suis crânement content d'avoir vu opérer le truc du vieux, et je me rappellerai longtemps la « couleuvre de chasse ».

« Et dire que si nous racontons le fait en Europe, il se trouvera des gens pour le nier!

LOUIS BOUSSENARD.

(A suivre.)

AU CANADA

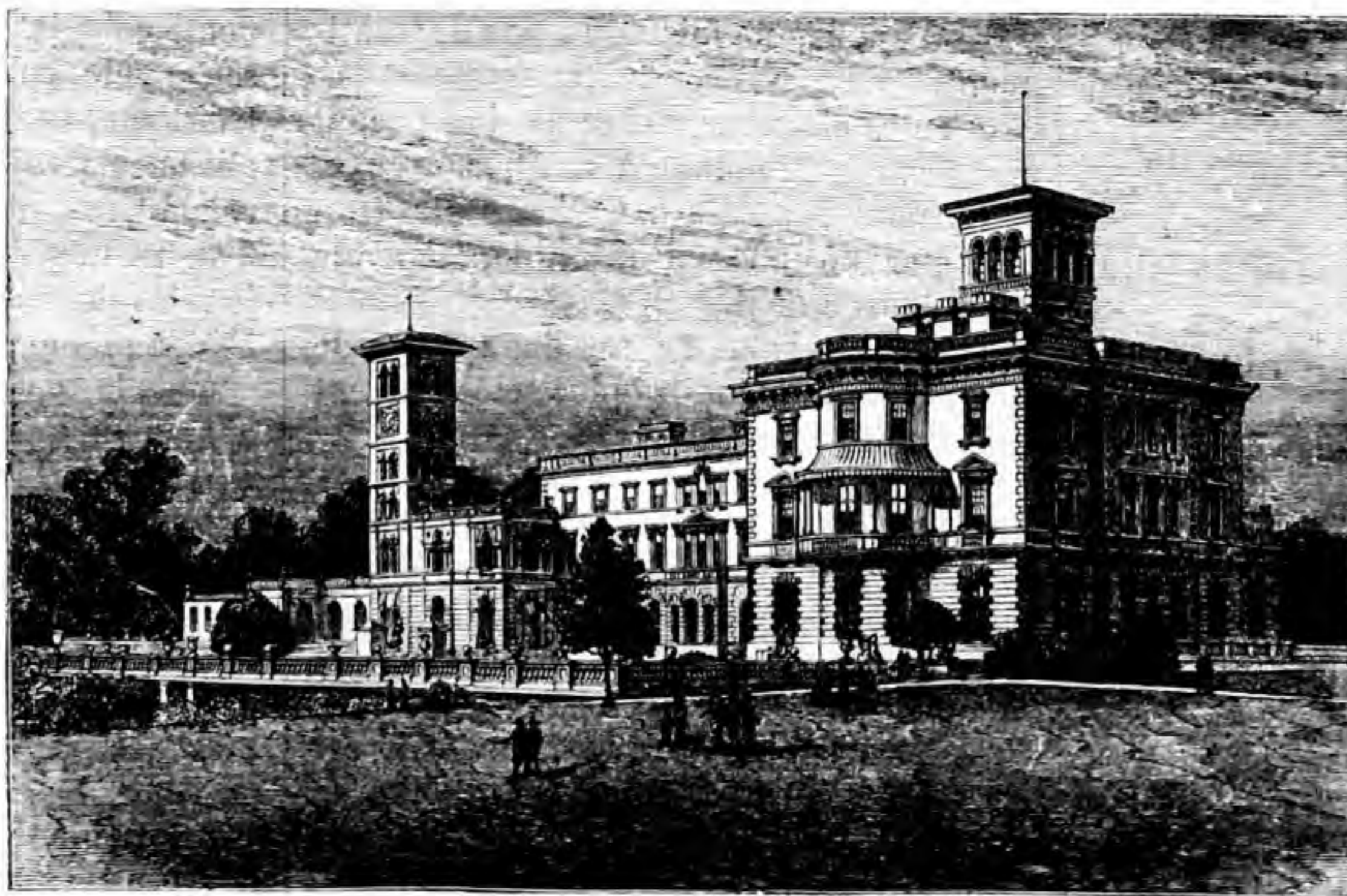
LES DERNIERS DES BOIS-BRULÉS ¹

VII

LES DEUX FRÈRES

Le jour touchait à sa fin. Il avait été

bien rempli. Dans le fond de la caverne, sous l'ouverture donnant jour par la paroi à pic, les survivants des Bois-Brûlés, quarante en tout, s'étaient réunis. Ils étaient tous plus ou moins blessés. Assis sur un quartier de rocher, l'Aigle à la Tête-Blanche dominait tous les autres de son regard sombre, mais résolu. A ses pieds, trois Indiens gardaient le lieute-



CHATEAU D'OSBORNE, ILE DE WIGHT

nant des Galliers prisonnier. L'Ours-Sanglant, l'épaule trouée par le coutelas de Golsstrimm, ayant deux balles de Delaware dans le ventre, agonisait. Un silence farouche régnait dans cette assemblée de mourants héroïques. L'officier des miliciens se demandait, avec une morne surprise, pourquoi on avait

bien pu l'épargner jusqu'ici. Son scalp n'aurait-il pas dû pendre déjà à la ceinture de l'un des Hurons? Il méditait ces sombres pensées, ne sachant à quelle mystérieuse influence attribuer le singulier privilège dont il jouissait à cette

¹. Voir les nos 422 à 427

heure. A la fin, n'y tenant plus, il voulut en avoir le cœur net et, élevant la voix, il s'adressa à l'Aigle à la Tête-Blanche.

— J'ai quelque droit à vous interroger, dit-il. Je veux savoir pourquoi, étant votre prisonnier, je ne suis pas encore mort.

Le chef blanc répondit avec hauteur :